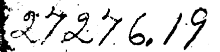

27276
19

WIDENER LIBRARY
HX CPVS H


27276.19



LE MYSTÈRE

DE

RONCEVAUX

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE BLEUE

LE MYSTÈRE

DE

RONCEVAUX

(Tiré de la Chanson de Roland.)



Saint Gille.

PARIS

8, RUE FRANÇOIS 1e

1893

AU LECTEUR

I

CARACTÈRE DRAMATIQUE DES ÉPOPÉES

Tout homme familiarisé avec les procédés épiques aura remarqué que les grandes œuvres de ce genre, dans l'Inde, dans la Perse, dans la Grèce, dans le monde scandinave, français, espagnol ou germain, sont presque complètement composées de dialogues entremêlés de quelques récits. Les combats eux-mêmes sont, en quelque sorte, parlants. Les héros épiques parlent au moins autant qu'ils agissent. Prenez, par exemple, la grande querelle d'Agamemnon avec Achille au premier chant de l'*Iliade* : vous avez une scène dramatique toute faite, et quelle scène! S'il s'agissait de transporter sur un théâtre la colère d'Achille, quelle main serait assez profane pour entreprendre de refaire cette admirable scène après

Homère? Qui serait assez téméraire pour refaire, après le trouvère de Roncevaux, la délibération de Charlemagne avec ses grands vassaux, ou l'ambassade de Gane auprès du roi Marsile, ou le monologue de Roland à l'agonie? Qui trouvera de nos jours, sous une autre forme, autant de vie, de vérité et de grandeur?

En transportant purement et simplement sur le théâtre les scènes toutes faites par le poète épique, en demandant au récit les actions qui se prêteraient plus difficilement à la représentation réelle, enfin, en mettant dans la bouche d'un maître du jeu les réflexions et les explications que les tragiques grecs ont prêtées au chœur avec tant d'art, le drame est fait. Si un tel drame ressemble plutôt à une tragédie grecque qu'à une pièce de nos boulevards; s'il se rapproche des *Sept chefs devant Thèbes*, où est le mal? Qu'y a-t-il dans la tragédie des *Perses?* Le récit d'une bataille. Tout se passe entre cinq personnages, dont un fantôme.

LA CHANSON DE ROLAND

La *Chanson de Roland* a paru se prêter parfaitement à ce système de découpure.

Les événements capitaux ont pu être reproduits intégralement sans modification. Quant à la grande bataille, ce ne sera pas, comme dans Eschyle, un simple courrier qui la racontera, mais un personnage dont il fait mention dans la chanson de geste :

Çô dit la Geste e cil ki el camp fut,
Li ber (seint) Gilie, por qui Deus fait vertuz,
E fist la chartre el muster de Loüm (vers 2095)

Traduction :

La Geste dit cela, et celui qui fut sur le champ de [bataille,
Le baron saint Gille, par qui Dieu fait des miracles,
Et qui fit la charte au monastère de Laon.

Saint Gille a beaucoup occupé nos pères pendant le moyen âge. Hugues-Capet, dans la chanson qui porte son nom, rencontre Gille :

C ans avoit et plus,
Trez le tamps Charlemaingne c'estoit au bos repus.
Et fu en Raincheval où Rolans fu perdus ;
Et là fist il le veu, quant il fu combatus,
Que si Deus li volliot faire telle vertus
Qu'il péuist escapper dez paiiens malostrus,
Il devenroit tantost hermitez ou renclus ;

Traduction :

Il avait cent ans et plus !
Dès le temps de Charlemagne, il s'était dérobé [dans les bois.

Il était à Roncevaux où Roland fut perdu.
Et, là, il fit le vœu, quand il fut battu,
Que, si Dieu voulait lui faire tel miracle
Qu'il pût échapper des payens malotrus,
Il deviendrait aussitôt ermite ou reclus.

C'est donc le *baron* saint Gille qui racontera à Charlemagne le désastre auquel la légende le fait échapper miraculeusement. Voilà assurément un personnage plus intéressant, plus personnel que le simple courrier qui raconte à la mère de Xerxès le désastre de Salamine, dans la tragédie d'Eschyle.

Dans l'épopée serbe de Kossovo, c'est un combattant échappé au désastre, qui vient annoncer à l'impératrice Militza la mort de son mari et de ses sept frères (1).

Cette intervention du futur ermite a obtenu une approbation inappréciable que je me garderais bien de laisser de côté. — Lorsque j'essayai, pour la première fois, il y a bien des années, de dramatiser l'aventure de Roncevaux, je ne manquai pas de soumettre ma tentative à un maître que les travaux de ceux qui ont suivi, même avec

(1) *La bataille de Kossovo*, rhapsodie serbe, traduite par A. d'Avril. — Paris, Duret, rue des Archives, 68.

grand éclat la même voie, ne feront jamais oublier. Voici ce qu'écrivait Paulin Paris (*Polybiblion*, t. XIII, p. 529) : « Une invention, qui n'est pas moins heureuse, c'est le rôle de messager donné à saint Gille. Suivant la tradition consacrée, saint Gille, après avoir vaillamment combattu, avait fait vœu de devenir ermite, si Dieu lui permettait de rejoindre Charlemagne et de lui apprendre la mort de Roland. »

II

LE MAITRE DU JEU

Dès le début de notre drame héroïque et jusqu'à la fin, vous allez voir apparaître le *maître du jeu*. Ce n'est pas une invention de votre rhapsode : dans tous les *mystères* du moyen âge, le maître du jeu occupe une place importante et même la première. C'est lui qui explique la situation, qui expose ce qui n'a pu être figuré, ou bien rendu par le dialogue; mais il est surtout le docteur : il juge ; il conclut ; il moralise. Dans beaucoup de nos mystères, il prononce même de vrais sermons, qui paraîtraient peut-être un peu longs à l'auditeur du jour d'huy. Quelques-unes de ces allocutions sont d'une gravité et d'un à-propos remarquables. Rappelons seulement, dans le mystère des *Vierges sages et Vierges folles,* les dix vers que prononce le maître du jeu. C'est d'une simplicité, d'une grandeur dignes d'Eschyle ou de Corneille, et supérieures par l'objet même (1).

(1) *Mystères du moyen âge,* dans la Nouvelle Bibliothèque bleue, p. 62.

La tragédie classique, qui, il le faut avouer, était quelque peu guindée, n'a pas accepté cette tradition. Peut-être parce que cela remontait à une époque que M. Boileau a bien voulu appeler ces « siècles grossiers ». Il faut dire aussi que le théâtre des XVIIe et XVIIIe siècles ne s'adressait qu'aux lettrés, aux gens de loisir : il n'éprouvait pas, comme au moyen âge, un besoin impérieux d'être compris par le commun des chrétiens. Comment! il aurait fallu se donner la peine d'expliquer la marche et la moralité au simple peuple français, au *profanum vulgus!*

Pour nous, il n'y a pas de *profanum vulgus* : il y a le prochain. Nous ne lui disons pas *odi* et *arceo,* mais « je t'aime, je veux t'instruire; je veux t'élever non pas jusqu'à moi, mais bien plus haut. »

Nous parlerons donc à notre prochain, comme faisaient nos pères du moyen âge. Si vous me demandez de spécifier ce qu'est cette institution du maître du jeu, je vous répondrai : C'est la préoccupation du prochain. Et le prochain a le droit d'être charbonnier, tout aussi bien que duc et pair et même académicien! Tout à tous.

Le chœur a été la base de la tragédie grecque : il cause même familièrement avec les héros antiques : il est le maître du jeu, *mutatis mutandis*.

Inutile de remonter si loin. Au XVIIe siècle, sous une impulsion venue de bien haut, un de nos poètes s'est avisé — malgré les arrêts de ce même M. Boileau, — de traiter quelque sujet plus propre à intéresser le peuple français, notre prochain de tout à l'heure, plus propre, dis-je, à nous intéresser tous que les péripéties familiales d'Héraclius ou la colère de ce brutal Horace. Racine, en grand artiste, a compris qu'il fallait le chœur à *Esther* et à *Athalie*. Et vous savez avec quel succès!

> Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
> . . . .
> J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
> . . . .

Est-ce assez beau?

Seulement, Racine n'a pas osé mêler aussi directement le chœur à l'action qu'avaient fait l'antiquité grecque et le moyen âge.

Allons-nous dire le *chœur* ou le *maître du jeu?* J'ai choisi le second pour deux raisons. C'est la tradition française, et

parmi *nos prochains*, il y en a encore beaucoup qui attachent au mot *chœur* la seule idée d'un groupe chantant.

A propos de cette intervention du maître du jeu, *alias* le chœur, permets-moi, lecteur bienveillant, de reproduire encore quelques lignes de mon vénéré et savant maître : « Pour renfermer en si peu d'espace une action aussi compliquée, M. d'Avril a très heureusement recours au chœur de la tragédie antique, qui vient à propos, donner une expression rapide aux sentiments que les auditeurs devaient partager. D'un autre côté, ce chœur remplit les intervalles qu'il était nécessaire de ménager pour expliquer les changements de scène. Le spectateur accepte facilement ainsi tous ces mouvements de terrain ; rien ne lui échappe de ce qu'il avait droit d'apprendre. » (Paulin Paris, *ibidem*.)

III

LES RÉPÉTITIONS

Des personnes qui se piquent de littérature, se sont scandalisées d'entendre le même personnage répéter plusieurs fois la même chose à peu près dans les mêmes termes. Je dis *à peu près,* parce qu'il y a toujours quelques différences coïncidant avec le changement de rime ou d'assonance, quelquefois avec la gradation du sentiment. Roland dira trois fois adieu à son épée : voici d'abord : *Que tu es claire et blanche!* Et, à la fin : *Que tu es belle et sainte!* à cause des reliques enchâssées dans la garde. Est-ce là une répétition oiseuse?

Je suis loin de partager l'opinion de Fauriel et des autres critiques, qui voient là une imperfection ou une erreur de copiste.

Voyons comment les choses se passent dans la réalité. Il n'est pas naturel qu'Olivier, dans un péril extrême, incite une seule fois Roland à sonner le cor pour appeler Charlemagne à la rescousse. Dans les cas pareils, on insiste, on répète une

fois, deux fois, trois fois, à satiété. De même, le guerrier chrétien, qui se sent mourir, exprime plus d'une fois ses regrets, ses souvenirs; il frappe plusieurs fois « sa coulpe »; il recommande jusqu'au bout son âme à Dieu.

Le chroniqueur, l'historien proprement dit, dont l'œuvre sera lue avec calme dans le silence du cabinet, énoncera purement et simplement qu'Olivier a pressé vivement son ami, à plusieurs reprises, de sonner le cor. Il dira que Roland, se sentant mourir, s'est recueilli pendant un certain temps. Pour ces conditions de lecture tranquille, il serait oiseux, presque ridicule, de répéter la chose, même avec variantes et gradation; mais il ne faut pas perdre de vue que les chansons de geste furent composées pour être chantées devant une réunion comprenant toute espèce de gens, plus ou moins distraits (1); que les mystères étaient joués devant la foule, d'abord sur le parvis des églises, puis sur la place publique (2) Com-

(1) Voir dans le volume de la *Nouvelle Bibliothèque bleue : La reine Berte filait* — les explications sur le rôle des trouvères et des ménestrels.

(2) Voir les *Mystères du moyen âge*, dans la *Nouvelle Bibliothèque bleue.*

ment, sans répétitions de paroles, fera-t-on comprendre, non plus à un lecteur, mais à des milliers d'auditeurs, cette réalité des répétitions ou des situations qui se prolongent ?

Les compositeurs de musique pratiquent largement, sans craindre le holà ! ces répétitions plus ou moins *variées* qui sont dans la nature des choses, et une nécessité de toute exposition orale.

La question de ces répétitions est grave au point de vue littéraire, et très intéressante pour l'exécution dramatique. Aussi, désiré-je appuyer ma démonstration, en quelque sorte rationnelle et *a priori,* sur le sentiment des meilleurs romanistes. La question fut débattue dès que nos premières chansons eurent été publiées. Ne remontons pas au delà de l'année 1868, où Léon Gautier écrivait :

« Dans notre intime conviction, les épisodes de l'Olifant (cor en ivoire) et de Durandal, dans la *Chanson de Roland,* sont l'œuvre d'un trouvère qui voulait produire un puissant effet par des répétitions habilement calculées. Il y a, d'ailleurs, dans chacun de ces couplets similaires, ou dans

l'un d'eux tout au moins, certaines idées qui ne se retrouvent pas dans les autres. Ce ne sont plus là des variantes. » (*Épopées françaises* 1, p. 225, 1re édition).

« Ce procédé, dit Gaston Paris (1888), est intimement lié à l'ensemble de la technique de la vieille épopée française et a pour but d'accroître, en la répétant avec une variation plus ou moins grande, l'impression produite sur l'auditeur par une situation particulièrement intéressante, et surtout, par un sentiment pathétique. » (*Extraits de la Chanson de Roland*, p. 118.)

Il était important de faire ressortir que les répétitions ne se rencontrent pas dans les parties banales du récit, ce qui démontre qu'elles sont intentionnelles, et, pour ainsi dire, *émotionnelles*. C'est aussi sur la même considération que s'appuyait M. Clédat pour arriver à la même conclusion: « Le plus souvent, les *laisses* (strophes-couplets) similaires sont un véritable procédé littéraire employé par le poète pour retenir l'attention du public sur les endroits importants du récit et pour redoubler son émotion dans les scènes pathétiques. J'ai

constaté plus d'une fois que ces répétitions étaient d'un grand effet sur les auditeurs, et il nous paraît invraisemblable qu'un pareil effet soit le résultat du hasard, comme il faudrait l'admettre, si on considérait toutes ces laisses similaires comme des négligences de copistes. » (*Introduction à la Chanson de Roland*, p. XI, Paris, Garnier.)

IV

LES RÉCAPITULATIONS

Nous dirons la même chose sur les résumés, qu'on rencontre si fréquemment dans les chansons de geste, et que le maître du jeu se permet souvent dans les mystères. C'est indispensable pour graver les points capitaux dans la mémoire d'un auditoire inattentif ou illettré. Vous ne ferez pas même une lecture suivie devant des enfants ou des femmes, sans être obligé, à chaque reprise ou à certaines situations, d'improviser de ces récapitulations qu'on trouve fort à propos dans les chansons de geste et dans les mystères.

Quant au reproche portant sur ce que ces récapitulations sont souvent reproduites dans les mêmes termes, je ne saurais l'admettre davantage. Lorsque le trouvère a rencontré heureusement une forme saisissante, il doit la répéter au lieu de compromettre son succès et la compréhension du sujet uniquement par la recherche puérile et pénible d'une différenciation artificielle qui ne saurait être agréable qu'aux blasés

et aux pédants. Il ne faudrait peut-être pas creuser beaucoup pour trouver le germe de ces objections, non pas puériles, mais séniles, dans les théories du M. Boileau *supralaudatus*.

V

LE MODE DE TRADUCTION

Lorsque j'essayai une première fois de dramatiser la « chanson de Roland », ce fut alors d'après le mode que j'avais appliqué à la chanson elle-même : je rendais l'original vers par vers au rythme de dix pieds, sans m'astreindre à l'assonance, que M. Petit de Julleville, au contraire, a conservée. Il l'a fait avec beaucoup de goût, de dextérité et de science.

En examinant à nouveau ces modes de traduction au point de vue spécial de la représentation dans les écoles et les patronages, j'ai cru saisir que le dialogue n'en sortait pas d'une manière assez claire et intelligible.

La versification est assurément préférable à la prose pour une exécution dramatique; mais encore faut-il que le texte reste facilement et instantanément accessible à toutes les intelligences. Je n'aurais pu y arriver par la versification, avec ou sans l'assonance, qu'en modifiant sensiblement le texte original. Et je ne voulais y rien changer, ajouter

ou retrancher dans la crainte d'altérer en même temps le caractère de l'œuvre primitive.

J'ai donc, non sans jeter en arrière des regards désolés, adopté la prose, mais quelle prose! une prose qui reproduit tout ce qu'il y a dans l'original, autant que possible, sur le même ton, avec le même mouvement. Ainsi, par exemple, j'ai conservé toutes les inversions qui ne laissaient aucun doute sur le sens.

VI

LES INVERSIONS

L'inversion est facile en latin : le cas, ou désinence, précise le rôle de chaque mot dans une phrase.

Le vieux français a aussi des cas qui, pour beaucoup de substantifs, distinguent le nominatif du régime.

Ainsi dans ces vers :

Charles li magnes est en un grand vergier.

La lettre S indique que Charles, avec son épithète, est le sujet de la phrase. De même :

Ensemble ô lui Rodlanz ed Oliviers.

C'est un souvenir de la deuxième déclinaison latine : *Carolus, magnus, Ruodlandus*.

Dans cet autre vers :

Si en apelet Rodlant son compagnon,

La lettre S a disparu : Rodland n'est plus sujet, mais régime.

Nous avions tout à l'heure *Charles* sujet. au nominatif. Voici le même nom au génitif :

L'enseigne Charle n'i devons oblider,

C'est-à-dire l'enseigne de Charlemagne — la lettre S n'y étant plus, il n'y avait pas besoin de mettre la préposition *de* — c'est *signum Caroli*. De même on dit *Diez li volt* : Dieu est sujet et *Hôtel Dieu*, c'est-à-dire l'hôtel de Dieu.

L'inversion est plus risquée dans le français moderne où le cas n'a pas été conservé. Fallait-il y renoncer ? Fallait-il suivre toujours servilement l'ordonnance qui prescrit de placer d'abord le sujet avec ses attributs directs ou incidentels, puis le verbe et ses adverbes, etc., etc. ? Les écrivains sûrs d'eux-mêmes, les orateurs surtout, ne s'y astreignent pas. L'esprit même n'y est pas soumis et la chose dominante prend le pas devant. La passion y est tout à fait rebelle et cette liberté d'allure, liberté naturelle, a certainement une grande force, un charme incomparable, lorsque la phrase demeure intelligible.

L'inversion m'a souvent permis de reproduire sans aucune modification le vers même du vieux texte de nos pères, et ce n'est pas un mince profit.

Aussi, malgré la rupture ordinaire du rythme, puis-je espérer que ce nouveau

texte aura conservé le caractère qu'un professeur distingué (1) avait attribué à mon premier travail : « Une couleur barbare très satisfaisante. »

LE RHAPSODE, A. D'AVRIL.

(1) *La poésie*, par PAUL ALBERT. Paris, Hachette, 1868, p. 100.

LES PERSONNAGES

SAINT GABRIEL

LE MAITRE DU JEU

FRANÇAIS	SARRAZINS
Charlemagne.	Le roi Marsile.
L'Archevêque Turpin.	Jurfalet, son fils.
Roland.	Son oncle le Calife.
Olivier.	Blancandrin.
Le duc Nayme.	Le trésorier Mauduit.
Gane (ou Ganelon).	Un sarrazin blessé.
Gille.	La reine Bramimonde (1).
Gautier de Luz.	
Pinabel.	
Bégon, chef des gens.	
Un messager.	
Alde, sœur d'Olivier (1).	

(1) Les femmes peuvent être supprimées.

PRÉLUDE

Avant le lever du rideau.

LE MAITRE DU JEU

Le roi de France, le grand empereur Charlemagne, est en Espagne depuis sept ans entiers. Il a conquis le pays jusqu'à l'Ebre.

Nulle forteresse ne lui a résisté. Plus de ville fortifiée à prendre aux Sarrazins, excepté Saragosse qui est sur une montagne.

Le roi Marsile tient Saragosse : il n'adore pas le Dieu des chrétiens ; mais il sert Mahomet : il ne pourra se garder que le malheur l'atteigne.

Voici que vont venir dix messagers sarrazins, portant des branches d'olivier.

Alors le rideau est levé.

LE PREMIER TABLEAU

AU CAMP DE CHARLEMAGNE

I

AU CAMP DE CHARLEMAGNE

L'empereur est entouré des douze pairs de France et de plusieurs autres seigneurs. Les messagers du roi Marsile entrent : ils doivent, après une génuflexion, s'avancer droit vers Charlemagne, sans qu'on ait besoin de le leur montrer. Alors, le chef des messagers se placera en avant et il dira :

BLANCANDRIN

Salut au nom de Dieu le Glorieux, que vous devez adorer ! Voici ce que vous mande Marsile, ce roi vaillant.

Il s'est enquis de la vraie loi qui mène au salut. Il veut vous donner une grande part de son avoir : des lions et des ours, des lévriers dressés, sept cents chameaux, mille faucons déjà mués, quatre cents mulets chargés de tant d'or et d'argent que vous en pourriez remplir cinquante chars. Il y aura

tant de pièces en or pur que vous en pourrez payer tous vos soldats.

Vous êtes resté trop longtemps en Espagne. Vous devez retourner en France, à Aix-la-Chapelle. Là, Marsile vous suivra et il sera votre vassal en Espagne ; il en fait la promesse.

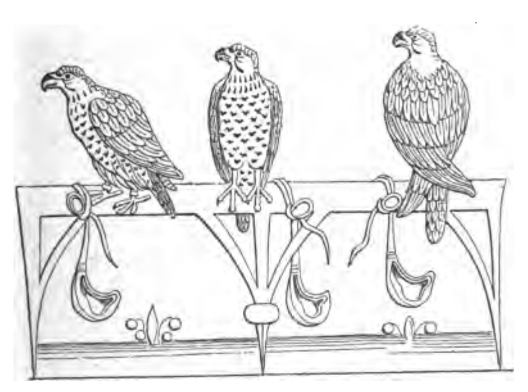
Ici Charlemagne doit élever les mains vers Dieu. Puis il baissera la tête et commencera à penser, comme un homme qui n'est jamais hâtif de parler. Il devra ensuite relever la tête avec fierté :

CHARLEMAGNE

Vous avez très bien parlé; mais le roi Marsile est fort mon ennemi. A ces paroles que vous venez de dire, dans quelle mesure pourrai-je être confiant?

BLANCANDRIN

Par des otages, dont vous aurez ou dix, ou quinze, ou vingt. Dût-il y périr, j'y mettrai un fils à moi, et je pense que vous en aurez encore de plus nobles. Lorsque vous serez rentré dans votre palais seigneurial, à la grande fête de saint Michel-du-Péril, là vous suivra le roi Marsile; il l'a dit. Là, à Aix, aux bains que Dieu a faits pour vous, il est décidé à se faire chrétien.



LES FAUCONS

CHARLEMAGNE

Il pourra sauver son âme!

Ici Charlemagne devra parler à ses écuyers.

Mettez les mules à l'étable; dressez une tente dans le grand verger pour héberger les messagers sarrazins. Douze sergents les soigneront.

Alors les messagers doivent sortir.

LE MAITRE DU JEU

L'empereur va tenir son conseil: il veut en tout agir d'après l'avis des Français.

Les seigneurs, qui sont restés debout pendant l'audience, devront s'asseoir sur un signe de l'empereur

CHARLEMAGNE

Le roi Marsile m'a envoyé ses messagers. Il veut me donner une grande part de son avoir : des lions, des ours, des levriers dressés, sept cents chameaux, mille faucons déjà mués, quatre cents mulets chargés de tant d'or et d'argent, que j'en pourrais remplir cinquante chars; mais il exige que je retourne en France. Il m'y suivra, à Aix, dans mon palais; il y acceptera notre religion, la loi de salut. Il sera chrétien : il tiendra de moi l'Espagne comme vassal; mais j'ignore s'il en a réellement l'intention.

LES FRANÇAIS

Il convient que nous prenions bien garde.

Chaque seigneur devra se lever avant de parler.

ROLAND

Ne croyez pas Marsile! Il y a sept années pleines depuis que nous vînmes en Espagne. Je vous ai conquis Noples; j'ai pris Valterne et Balaguer et Tudèle. Le roi Marsile n'a jamais agi qu'en traître. Déjà il nous a, une autre fois, envoyé quinze de ces infidèles. Chacun des messagers portait une branche d'olivier : ils vous énoncèrent ces mêmes paroles. Vous prîtes conseil de vos Français, qui vous conseillèrent avec légèreté. Vous envoyâtes alors au roi sarrazin deux de vos comtes, l'un fut Basan et l'autre fut Basile. Marsile leur coupa la tête à tous les deux dans la montagne d'Haltile. Faites donc la guerre comme vous l'avez entreprise. Conduisez votre armée contre Saragosse. Mettez-y le siège, s'il le faut, pour toute votre vie et vengez ceux que le traître a occis.

Alors Charlemagne baisse le front. Il devra tirer sa barbe et tordre ses moustaches. A son neveu Roland il ne répond ni oui ni non. Tous les Français se taisent. Enfin, Gane se lèvera et s'avancera devant Charlemagne ; il lui dira fièrement ses raisons:

GANE

N'écoutez pas les fous ! ne consultez ni moi ni d'autre, mais rien que votre avantage. Quand le roi Marsile vous mande qu'il veut devenir votre homme, les mains jointes, qu'il tiendra toute l'Espagne de votre concession, qu'il acceptera la religion que nous avons, celui qui vous conseille de repousser cette offre, celui-là ne se soucie de quelle mort nous mourrons. Conseil d'orgueil n'a droit de l'emporter. Laissons les fous et tenons-nous aux sages.

Alors Nayme de Bavière doit se lever et s'avancer.

LE DUC NAYME

Sire empereur, vous avez entendu. Ce que le comte Gane a répondu, c'est la sagesse, et il faut suivre son conseil. Le roi Marsile est vaincu dans la guerre. Vous lui avez enlevé tous ses châteaux-forts. Avec vos machines, vous avez renversé tous ses remparts, brûlé ses villes et vaincu ses hommes. Aujourd'hui qu'il vous demande d'avoir pitié de lui, ce serait péché de lui faire plus de mal, puisqu'il veut vous garantir par des otages. Cette grande guerre ne doit pas s'accroître encore.

LES FRANÇAIS

A bien parlé le duc !

CHARLEMAGNE

Qui pourrons-nous envoyer à Saragosse vers le roi Marsile ?

LE DUC NAYME

J'irai, si vous l'accordez. Donnez-m'en onc les insignes : le gant et le bâton.

CHARLEMAGNE

Vous êtes un homme sage. Non, par ma barbe et mes moustaches ! non, vous n'irez pas cette année si loin de moi. Allez vous asseoir quand on ne vous appelle pas.

Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrazin qui tient Saragosse ?

ROLAND

J'y puis très bien aller.

OLIVIER

Non, certes. Votre cœur est trop farouche et fier. Je craindrais que vous fissiez quelque mêlée. Si le roi veut, j'y puis très bien aller.

CHARLEMAGNE

Tous les deux, taisez-vous : ni vous, ni lui n'y porterez les pieds. Par cette barbe que

vous voyez toute blanche, nul des douze pairs n'y sera assigné.

L'ARCHEVÊQUE TURPIN

Laissez vos Français se reposer. Vous êtes en Espagne depuis sept ans : ils y ont eu beaucoup de labeurs et de chagrins. Donnez-m'en donc le bâton et le gant. Et j'irai, moi, au sarrazin d'Espagne. Je verrai un peu à quoi il ressemble.

CHARLEMAGNE, *avec colère.*

Allez vous rasseoir sur votre tapis blanc : n'en parlez plus si je ne vous le commande.

Francs chevaliers, élisez-moi donc un baron de ma terre qui me porte mon message au roi Marsile.

ROLAND

C'est Gane, mon beau-père (parâtre); si vous le choisissez, vous ne pourrez pas en envoyer un plus capable.

LES FRANÇAIS

Il peut très bien le faire. (1)

(1) Ici, T. Muller a proposé une interversion du texte d'Oxford, qui a été adoptée dans ma traduction et dans celle de Clédat, mais qui est rejetée dans les éditions de Léon Gautier et de Petit de Julleville, qui font autorité. Dans ce mystère, je reviens au texte d'Oxford pour qu'on puisse juger la différence.

Alors Gane doit paraître rempli d'angoisse et rejeter son manteau de martre. Son visage est très fier. Il parle à son beau-fils (fillâtre).

GANELON

Fou! tout à fait fou! pourquoi cette rage? On le sait bien que je suis ton parâtre. Tu as voté que j'aille vers Marsile : si Dieu accorde que de là je reparaisse, je t'en susciterai telle douleur et tel malheur qu'ils dureront pendant toute ta vie.

ROLAND

Orgueil et folie! on le sait bien, je n'ai souci des menaces; mais c'est un homme sage qui doit faire ce message; si le roi veut, je suis prêt à le faire pour vous.

GANE

Tu n'iras pas pour moi. Tu n'es pas mon vassal, je ne suis pas ton seigneur. Charlemagne me commande ce service : j'irai à Saragosse, vers Marsile; mais j'y ferai quelque folie pour soulager ma grande colère.

(Ici Roland devra commencer à rire.)

GANE

Je ne vous aime pas. Sur moi, vous avez

fait tourner ce choix malencontreux. Droit empereur, me voici prêt : je veux accomplir votre commandement.

A Saragosse, je sais bien qu'il me faut aller. Homme qui va là, n'en peut pas retourner. Par-dessus tout, rappelez-vous que j'ai épousé votre sœur. J'en ai un fils; il n'en existe pas de plus beau. C'est Baudoin. On dit qu'il sera un brave chevalier. A lui, je laisse mes biens et mes fiefs. Gardez-le bien : je ne le reverrai pas de mes yeux.

CHARLEMAGNE

Vous avez le cœur trop tendre : puisque je le commande, vous devez y aller.

Gane, avancez pour recevoir le bâton et le gant. Vous avez entendu : les Français vous désignent.

GANE

Non! cela a été fait entièrement par Roland. Je ne l'aimerai de ma vie, ni Olivier, parce qu'il est son compagnon, ni les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant. Je les défie, Sire; vous l'entendez (1).

(1) Remarquez le défi formel. Il est dans les règles de la chevalerie de ne pas attaquer sans avoir prévenu par un défi.

CHARLEMAGNE

Vous avez trop de colère. Or, vous irez à Saragosse, puisque je le commande.

GANE

J'y puis aller; mais je n'y aurai pas de garantie: Basile et son frère Basan n'en ont pas eu.

Alors Charlemagne devra tendre son gant à Gane, le gant de la main droite. L'attitude de Gane exprimera qu'il voudrait bien n'être pas là. Lorsqu'il tend la main pour prendre le gant, il le laissera tomber à terre.

LES FRANÇAIS *(ou le maître du jeu)*

Dieu! que pourra-t-il arriver de là? De ce message, il nous viendra grande perte.

GANE

Seigneur, vous en entendrez des nouvelles. Sire, donnez-moi le congé; puisque je dois partir, je n'ai plus à tarder.

Alors Charlemagne, en faisant sur Gane le signe de la croix, dira:

CHARLEMAGNE

Pour Jésus et pour moi.

Puis il lui livrera le bâton et une lettre. Charlemagne et sa cour devront se retirer. Gane et ses parents resteront.

PINABEL

O baron, vous fûtes malchanceux! vous avez été longtemps à la cour du roi et chacun était habitué à vous acclamer comme un noble vassal. Celui qui a jugé que vous deviez aller à Saragosse, ne pourra être garanti et protégé par Charlemagne.

TOUS

Seigneur, emmenez-nous!

GANE

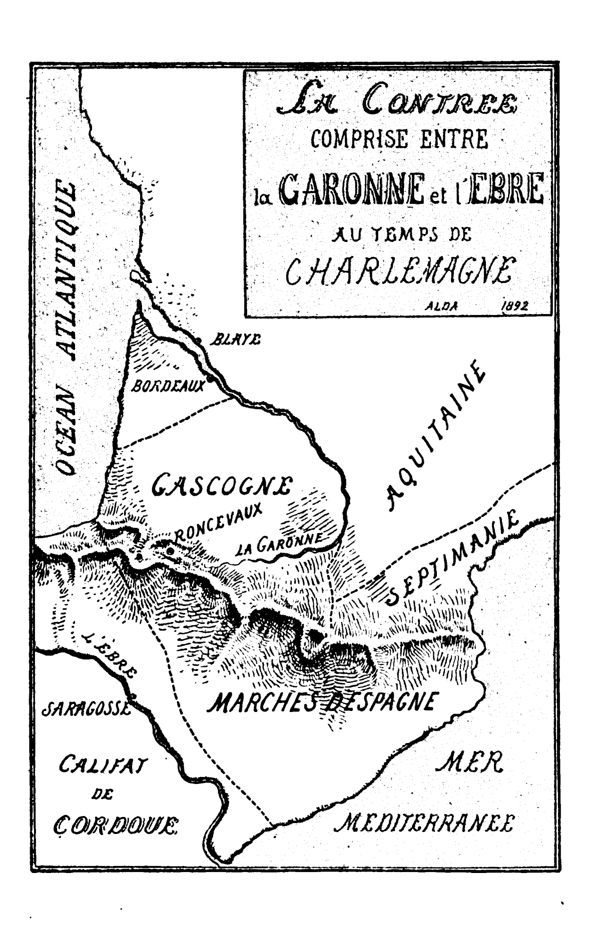
Ne plaise au Seigneur Dieu! Il est mieux que je meure seul qu'avec tant de bons vassaux (bacheliers). Seigneur, vous irez en douce France. Saluez ma femme de ma part et Baudoin, mon fils, que vous connaissez : défendez-le et tenez-le pour votre seigneur.

Alors Gane devra partir du côté de l'Espagne, tandis que ses amis partiront de l'autre.

ICI FINIT LE PREMIER TABLEAU

LE DEUXIÈME TABLEAU

A SARAGOSSE


La Contrée
COMPRISE ENTRE
la GARONNE et l'EBRE
AU TEMPS DE
CHARLEMAGNE
ALDA 1892
OCEAN ATLANTIQUE
BLAYE
BORDEAUX
AQUITAINE
GASCOGNE
RONCEVAUX
LA GARONNE
SEPTIMANIE
L'EBRE
SARAGOSSE
MARCHES D'ESPAGNE
CALIFAT
DE
CORDOUE
MER
MEDITERRANEE

II

A SARAGOSSE

DANS LE VERGER DU ROI MARSILE

BLANCANDRIN

Merveilleux homme, Charlemagne ! Il a conquis la Pouille et toute la Calabre. Il a passé la mer salée vers l'Angleterre, dont il a conquis le tribut à saint Pierre. Que vient-il chercher sur notre terre ?

GANE

Telle est sa volonté. Jamais il n'y aura homme qui tienne contre lui.

BLANCANDRIN

Les Français sont des hommes bien vaillants ! vos ducs et vos comtes donnent à leur seigneur des conseils qui lui feront grand mal : ils troublent, ils perdront lui et d'autres.

GANE

Je ne vois cela vrai d'aucun homme, excepté de Roland et encore n'en aura-t-il que de la honte. Un matin, l'empereur était assis à l'ombre. Son neveu vient devant lui, il était vêtu de son armure. Il avait fait du butin auprès de Carcassonne; en main, il tenait une pomme vermeille. « Tenez, beau sire, dit Roland à son oncle; je vous présente les couronnes de tous les rois. » Son orgueil devrait bien être confondu. Qu'il y ait quelqu'un qui le tue, nous aurons alors une paix complète.

BLANCANDRIN

Il est bien cruel ce Roland, qui veut détruire toutes les nations et disputer toutes les terres. Par quelle gent compte-t-il en tant faire ?

GANE

Par la gent française. Les Français l'aiment tant qu'ils ne lui feront jamais faute. Il leur a donné tant d'or et d'argent, tant de mules et de chevaux, d'étoffes et d'armures ! Le roi lui-même en a tout à son gré.

Il conquerra tout d'ici jusqu'en Orient.

Le roi Marsile doit entrer, suivi de ses émirs sarrazins. Il va s'asseoir à l'ombre d'un pin. Alors Blancandrin s'avancera devant le trône, tenant par la main le comte Gane.

BLANCANDRIN

Salut, au nom de Mahomet, dont nous gardons les saintes lois ! Nous avons fait votre message à Charlemagne. Il a levé les deux mains en l'air ; il a loué son Dieu ; il ne fit pas d'autre réponse. Il vous envoie un sien noble baron, qui est de la France même et qui est un homme puissant. Par lui, vous entendrez si vous aurez la paix ou non.

MARSILE

Qu'il parle ; nous l'écouterons.

Ici, le comte Gane doit bien réfléchir ; puis il dira :

GANE

Salut, au nom de Dieu le Glorieux que nous devons adorer ! Voici ce que vous mande Charlemagne, le brave :

Que vous receviez la sainte foi chrétienne ; il veut vous donner en fief la moitié de l'Espagne.

Que si vous ne voulez pas accepter cet accord, vous serez pris et lié de force ; vous serez amené à la résidence d'Aix. Par juge-

ment, vous finirez; là vous mourrez en honte et vilainie.

A ces paroles insolentes, le roi Marsile doit frémir; il se lève : il tient à la main un javelot et le brandit pour frapper le Français.

Gane, qui l'a vu, devra mettre la main à son épée : il la tirera du fourreau à la longueur de deux doigts ; puis il lui dira :

GANE

Vous êtes belle et claire! tant que je vous porterai en la cour du roi Marsile, l'empereur de France ne dira pas que je sois mort en pays étranger avant que les meilleurs vous aient payée cher.

LES SARRAZINS

Empêchons la mêlée.

Alors les grands, parmi les Sarrazins, supplient le roi Marsile, qui devra s'asseoir sur le fauteuil et son oncle lui parlera :

L'ONCLE DE MARSILE

Vous nous avez compromis quand vous cherchiez à frapper le Français. Vous le deviez écouter et l'ouïr.

GANE

Je le supporterai, Sire; mais, pour tout l'avoir qui soit en ce pays, je ne laisserai, si j'en ai la possibilité, de vous dire ce que

Charlemagne, le puissant roi, mande par moi à vous, son mortel ennemi.

Gane laissera tomber à terre son manteau de zibeline, que Blancandrin recevra : mais il tiendra le poing droit sur le pommeau d'or de son épée.

LES SARRAZINS

Voilà un noble baron !

Alors Gane se rapprochera du roi Marsile et lui parlera :

GANE

A tort, vous vous courroucez : Charlemagne, qui tient la France, vous mande que vous receviez la foi chrétienne et qu'il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne. Roland, son neveu, aura l'autre moitié. Vous aurez un orgueilleux partenaire ! que si vous ne voulez pas accepter cet accord, il viendra vous assiéger dans Saragosse ; vous serez pris et lié de force.

Vous serez mené tout droit à Aix : vous n'y aurez ni cheval de guerre, ni palefroi, ni mule, ni mulet pour pouvoir chevaucher. Vous serez jeté sur une mauvaise bête de somme. A Aix, par un jugement, vous perdrez la tête.

Notre empereur vous envoie cette lettre.

Gane devra, de la main droite, livrer la lettre au roi sarrazin.

Marsile, dont l'attitude et les traits montreront la colère, brisera le sceau, en jettera la cire et il devra lire la lettre.

MARSILE

Celui qui gouverne la France, Charlemagne, me mande pour me remémorer sa grande douleur et sa colère. C'est à propos de ses messagers, Basan et son frère Basile, dont j'ai pris les têtes sur la hauteur auprès d'Haltile. Si je veux racheter la vie de mon corps, il faut que je lui envoie mon oncle; car autrement, il ne m'aimera jamais.

JURFALET-LE-BLOND

Gane a parlé follement. Il n'est pas juste qu'il y survive. Livrez-le moi. J'en ferai justice.

En entendant ce que le fils de Marsile vient de dire, Gane devra brandir son épée et s'adosser à un arbre. Pendant ce temps, Blancandrin parlera à Marsile de manière à ne pas être entendu des autres.

BLANCANDRIN

Rappelez le Français : il m'a engagé sa foi à notre profit.

MARSILE

Beau sire Gane, j'ai fait envers vous acte

comme de folie quand j'ai montré si grande colère pour vous frapper. Je vous ferai justice par ces peaux de zibelines, qui valent plus que cinq cents livres d'or. Avant demain, vous aurez par là une belle réparation.

GANE

Je ne refuse pas. Que Dieu, s'il lui plaît, vous en récompense bien !

MARSILE

Gane, croyez-le en vérité, j'ai le désir de vous bien aimer.

Je veux entendre parler de Charlemagne ; il est bien vieux ! il a usé son temps. Il a, que je sache, dépassé deux cents ans. Par tant de terres, il a démené son corps Il a reçu tant de coups sur son écu bouclé ! Il a réduit à mendier tant de rois puissants. Quand sera-t-il fatigué de guerroyer?

GANE

Charlemagne n'est pas tel. Nul homme qui le voie et sache le connaître, qui ne dise que l'empereur est un noble héros. Je ne saurais trop l'admirer et vous le louer qu'il n'ait encore plus d'honneur et de bonté. Sa grande valeur, qui pourrait la mesurer? Dieu l'a illuminé d'une telle noblesse !

Mieux vaut mourir que déguerpir de son service!

MARSILE (1)

Je puis bien m'émerveiller de Charlemagne, qui est vieux et chenu. A ma connaissance, il a deux cents ans et plus. Par tant de terres, il a fatigué son corps! Il a reçu tant de coups de lance et d'épieu! Il a conduit à la mendicité tant de rois puissants, quand sera-t-il fatigué de guerroyer?

GANE

Cela ne sera pas tant que vive son neveu. Il n'y a pas un tel guerrier sous la chape du ciel. Son compagnon Olivier est aussi très vaillant. Les douze pairs, qui sont si chers à Charlemagne, font l'avant-garde avec vingt mille chevaliers. Charlemagne est en sécurité : il ne craint aucun homme.

MARSILE

Je suis grandement émerveillé de Charlemagne qui est si chenu et blanc ! A ma connaissance, il a plus de deux cents ans. Il est allé par tant de terres en conquérant! Il a reçu tant de coups de bons épieux tran-

(1) Consultez ce que j'ai dit *au lecteur* sur ces répétitions.



chants! Il a vaincu et tué tant de rois sur le champ de bataille! Quand sera-t-il fatigué de guerroyer?

GANE

Cela ne sera pas tant que vive Roland. Il n'y a pas un tel guerrier jusqu'en Orient. Son compagnon Olivier est aussi très vaillant Les douze pairs, que Charlemagne aime tant, font l'avant-garde avec vingt mille Français. Charlemagne est en sécurité : il ne craint homme vivant.

MARSILE

Beau sire Gane, j'ai telle gent que vous n'en verriez pas de plus belle. Je puis avoir quatre cent mille chevaliers; je puis bien me combattre avec Charlemagne et les Français.

GANE

Ce ne sera pas pour cette fois. De vos mahométans, vous auriez grande perte. Laissez la folie, tenez-vous à la sagesse. Donnez à l'empereur tant de richesses qu'il n'y a pas de Français qui ne s'en émerveille, plus vingt otages que vous lui enverrez. L'empereur retournera en douce France. Il laissera derrière soi son arrière-

garde. Son neveu y sera, j'imagine, le comte Roland et Olivier le brave, le courtois.

Les deux comtes sont morts, si l'on m'en croit. Charlemagne verra son grand orgueil tomber. Il n'aura plus jamais désir de vous faire la guerre.

MARSILE

Beau sire Gane, comment pourrai-je tuer Roland?

GANE

Je saurai bien vous le dire. Charlemagne sera aux défilés faciles de Size. Il aura mis derrière soi son arrière-garde. Son neveu, le comte Roland, le puissant, y sera, et aussi Olivier, en qui il se fie tellement. Ils auront dans leur troupe vingt mille Français. De vos mahométans, envoyez leur cent mille, qui leur livreront une première bataille. Les Français seront affaiblis et blessés. Je ne dis pas que des vôtres il n'y ait grand martyre. Livrez aux Français une seconde bataille. Roland n'échappera pas de l'une ou de l'autre. Vous aurez fait un bel exploit; vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie.

S'il se pouvait faire que Roland y fût

mort, Charlemagne perdrait le bras droit du corps. Ce serait la fin des merveilleuses armées. Charlemagne ne pourrait plus réunir de telles forces. La grande-terre (la France) resterait tranquille.

Ici, le roi Marsile devra embrasser Gane.

MARSILE

Il n'est pas bon conseiller celui dont on ne s'est pas assuré. Jurez la mort de Roland, s'il est à l'arrière-garde.

GANE

Qu'il en soit comme il vous plaît : je jure sur les reliques insérées dans la garde de mon épée Murgleis.

Alors, on apportera au roi Marsile le livre appelé Coran, où est écrite la loi de Mahomet et sur lequel il devra faire son serment.

MARSILE

Si, à l'arrière-garde, je trouve la personne de Roland, je le combattrai avec toute mon armée et, si je le peux, il y mourra certainement.

GANE

Bénie soit votre résolution.

Alors, entrera la femme du roi Marsile. — Cette apparition pourra être supprimée.

LA REINE BRAMIMONDE

Je vous aime beaucoup, sire Gane ; car mon seigneur et tous ses hommes vous prisent. A votre femme, je veux offrir deux bracelets où il y a tant d'or, d'améthystes et de jacinthes qu'ils valent plus que tout l'avoir de Rome. Votre empereur n'en eut jamais d'aussi précieux.

Gane devra prendre les bracelets et il les fourrera dans sa botte.

Le roi Marsile appellera son trésorier Mauduit.

MARSILE

Les présents pour Charlemagne sont-il préparés ?

MAUDUIT

Oui, Sire ; très bien. Sept cents cha meaux chargés d'or et d'argent, et vingt otages des plus nobles sous le ciel.

Le roi Marsile tiendra le comte Gane par l'épaule.

MARSILE

Tu es très brave et très sage. Au nom de cette religion que vous tenez pour la plus salutaire, gardez de changer de résolution à notre égard. De mon avoir, je veux vous donner une masse: dix mulets chargés du

plus fin or d'Arabie, et il n'y aura pas d'année que je ne vous en fasse autant. Tenez, voici les clés de cette grande ville de Saragosse. Présentez le grand trésor à Charlemagne. Puis, faites-moi placer Roland à l'arrière-garde. Si je puis le trouver aux défilés ou dans les passes, je lui livrerai une bataille à mort.

GANE

Il m'est avis que je tarde trop.

Ganelon devra partir.

Alors, douze émirs musulmans viennent jurer sur le Coran de combattre Roland à mort (1).

LE MAITRE DU JEU

Ils vont s'armer dans une sapinière pour attaquer les douze pairs de France. Dieu! quel malheur que les Français l'ignorent!

ICI FINIT LE DEUXIÈME TABLEAU

(1) Cette scène pourra être ajoutée. Voir *la Chanson de Roland*, traduite du vieux français, par Adolphe d'Avril. Aventure XI, page 88, dans la 5e édition, Paris, Duret, rue des Archives, 68.

LE TROISIÈME TABLEAU

AU CAMP DE CHARLEMAGNE

PRÉLUDE

Avant le lever du rideau.

LE MAITRE DU JEU

L'empereur Charlemagne attend des nouvelles de Gane et le tribut du grand pays d'Espagne.

Il s'est levé de bon matin. Il a entendu messe et matines. Il va s'asseoir devant sa tente. Roland y sera et Olivier aussi, le duc Nayme et beaucoup d'autres.

Gane va arriver, le félon, le parjure.

Alors le rideau est levé.

III

AU CAMP DE CHARLEMAGNE

(Comme au premier tableau.)

GANE

Salut, au nom de Dieu! Je vous apporte les clés de Saragosse. Je vous amène aussi de grands trésors et vingt otages; faites-les bien garder. Vous ne devez pas blâmer Marsile au sujet de son oncle le calife; car, de mes yeux, j'ai vu trois cent mille soldats, vêtus de leurs armures et coiffés de leurs casques; ceints de leurs épées au pommeau d'or niellé, qui l'ont suivi jusqu'à la mer. Ils quittaient Marsile à cause de la foi chrétienne qu'ils ne veulent ni recevoir, ni garder. Avant qu'ils eussent cinglé quatre lieues, ils furent accueillis par le vent et la tempête ils y sont noyés. Vous ne les verrez plus. Si le calife eût vécu, je l'amenais.

Quant au roi musulman, croyez-le vraiment, vous ne verrez pas le premier mois passer qu'il ne vous suive au royaume de France. Il recevra la foi que nous gardons. Il sera votre vassal. Les mains jointes, il recevra de vous le royaume d'Espagne.

CHARLEMAGNE

Grâces en soient rendues à Dieu! Vous avez bien fait mon message. Vous en aurez grande récompense.

Ma guerre est finie. Faites sonner les mille clairons. Que les Français lèvent le camp; qu'ils fassent charger les bêtes de somme. Vers la douce France que tous s'acheminent.

Alors, les clairons devront faire entendre la sonnerie pour préparer le départ.

CHARLEMAGNE

Seigneurs barons, voyez les défilés et les étroits passages. Or, choisissez qui sera à l'arrière-garde.

GANE

Roland, mon beau fils. Vous n'avez pas baron d'un aussi grand courage.

CHARLEMAGNE

Vous êtes le diable vivant. Une rage de

mort vous est entrée au cœur. Et qui sera devant moi en avant-garde?

GANE

Ogier des Ardennes (1). Vous n'avez pas de baron qui le fasse mieux que lui.

ROLAND

Seigneur beau-père, je dois bien vous aimer ; vous m'avez fait choisir pour l'arrière-garde. Charlemagne, le roi de France, n'y perdra, à mon escient, ni palefroi, ni cheval de combat, ni mule, ni mulet qu'on puisse monter; il n'y perdra ni un roussin, ni une bête de somme qui ne soit auparavant chèrement payée à l'épée.

GANE

Vous dites vrai; je le sais bien.

ROLAND

Ah ! traître ! mauvais homme et de mauvaise race ! Tu croyais que le gant me tomberait à terre comme à toi devant Charlemagne.

A Charlemagne :

Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing. On ne me reprochera pas, à mon escient.

(1) On dit le plus souvent : Ogier de Danemark.

que je le laisse tomber, comme fit Gane quand il reçut le bâton dans sa main droite.

Ici, Charlemagne baissera la tête: il devra tirer sa barbe et tordre sa moustache.

LE DUC NAYME

Vous l'avez entendu; le preux Roland est très irrité. L'arrière-garde lui a été adjugée. Vous n'avez pas de baron qui la prenne à sa place. Donnez-lui l'arc que tous avez tendu et trouvez-lui des gens qui l'aident bien.

Alors, Charlemagne donnera l'arc à Roland qui devra le recevoir.

CHARLEMAGNE

Beau sire neveu, sachez-le bien. Je vous donnerai la moitié de mon armée; retenez-la; c'est votre sauvegarde.

ROLAND

Je n'en ferai rien. Dieu me confonde, si je déments ma race! je retiendrai seulement vingt mille Français bien vaillants. Passez les défilés en toute sécurité. Ne craignez aucun homme, moi vivant.

L'ARCHEVÊQUE TURPIN

Par ma tête, j'irai.

GAUTIER DE LUZ

Et moi avec vous. Je suis l'homme de Roland, je ne dois pas l'abandonner.

Alors, Charlemagne devra partir par le côté de sa gauche. Au moment qu'il s'apprêtera à sortir, les clairons devront jouer avec entrain un air de marche connu de tous.

L'archevêque, Olivier, les autres pairs de France et Gautier de Luz resteront avec Roland, qui parlera à Gautier de Luz :

ROLAND

Prenez mille Français de France, notre terre : occupez les défilés et les hauteurs; que l'empereur n'y perde aucun des siens.

GAUTIER DE LUZ

Pour vous, je dois le bien faire. Avec mille Français de France, notre terre, je fouillerai les défilés et les hauteurs. Pour n'importe quelle mauvaise nouvelle, je n'en descendrai avant que sept cents épées aient été tirées au clair.

Gautier de Luz sortira par le même côté qu'est parti Charlemagne.

OLIVIER

Sire compagnon, je crois que nous pourrons avoir bataille avec les Sarrazins.

ROLAND

Et que Dieu nous l'accorde! Nous devons bien tenir ici pour Charlemagne. Pour son seigneur, on doit souffrir détresse, endurer grand froid et grand chaud: On doit perdre de son poil et de sa peau. Il faut que chacun s'y emploie à frapper de grands coups, afin qu'on ne soit pas chansonné dans de mauvaises chansons. Les infidèles ont le tort et les chrétiens ont le droit. Mauvais exemple ne viendra jamais de moi!

Pendant ce temps, Olivier aura écouté attentivement du côté de l'Espagne.

OLIVIER

Du côté de l'Espagne quel bruit j'entends venir! Ceux-ci vont attaquer nos Français avec grande fureur. Gane le savait, le félon, le traître, quand il nous fit choisir par l'empereur.

ROLAND

Tais-toi, Olivier; c'est mon beau-père. Je ne veux pas que tu en sonnes mot.

Olivier devra monter sur un tertre, d'où il découvre le royaume d'Espagne. Puis il en descendra.

OLIVIER

J'ai vu tant de ces infidèles! Jamais

homme n'en vit davantage sur la terre. Ils sont cent mille devant nous, boucliers au cou, casques lacés, blanches armures, lances dressées, bruns épieux luisants. Vous aurez bataille, comme il n'en fut jamais de telle. Seigneurs français, que Dieu vous donne du courage ! Tenez le champ pour que nous ne soyons pas vaincus!

TOUS LES FRANÇAIS

Malédiction à qui s'enfuit !

L'UN DES FRANÇAIS

Pour mourir, aucun ne vous fera défaut!

OLIVIER

Les Sarrazins sont en grande force. De nos Français, il me paraît que nous avons bien peu. Compagnon Roland, sonnez votre cor. Charlemagne nous entendra; il ramènera l'armée.

ROLAND

J'agirais comme un fou. En douce France, je perdrais ma réputation. Je frapperai sans cesser de grands coups de mon épée Durandal. La lame en sera ensanglantée jusqu'à la garde d'or. Les traîtres Sarrazins sont venus aux défilés pour leur malheur. Je vous le garantis, tous sont jugés à mort.

OLIVIER

Compagnon Roland, sonnez votre cor; Charlemagne entendra, il fera revenir l'armée : l'empereur et ses barons nous secourront.

ROLAND

Ne plaise à Dieu qu'il puisse être dit par aucun homme vivant que j'aie sonné le cor pour des infidèles : mes parents ne recevront pas ce reproche. Quand je serai dans la grande bataille, je frapperai mille et sept cents coups. Vous verrez l'acier de Durandal ensanglanté. Les Français sont bons; ils frapperont vaillamment. Les Sarrazins d'Espagne n'auront pas de garantie contre la mort.

OLIVIER

Je ne sais pas ce qu'on pourrait blâmer. Je les ai vus, les Sarrazins d'Espagne. Les vallées et les montagnes en sont couvertes, et les landes et toutes les plaines. Grande est l'armée de cette gent étrangère; nous n'avons qu'une petite troupe.

ROLAND

Mon ardeur en est plus grande. Ne plaise à Dieu et à ses saints anges que, pour moi,

la France perde de son renom. J'aime mieux mourir que d'être atteint par cette honte. L'empereur nous aime parce que nous frappons bien.

LE MAITRE DE JEU

Roland est brave et Olivier est sage. Ils ont tous deux un merveilleux courage. Dès qu'ils seront à cheval et en armes, ils n'esquiveront pas la bataille par crainte de mourir. Les deux comtes sont bons et leur parole altière.

Les infidèles Sarrazins chevauchent avec rage.

OLIVIER

Roland, voyez un peu. Les voilà près de nous; mais Charlemagne est déjà trop loin. Vous n'avez pas consenti à sonner votre cor. Charlemagne serait là; nous ne serions pas en détresse. Regardez là-haut, par les défilés : c'est une triste arrière-garde à voir que la nôtre. Qui l'aura faite, jamais n'en fera d'autre !

ROLAND

Ne dites pas ces paroles outrées. Maudit soit le cœur qui devient couard, qui tremble dans le sein ! Nous resterons fermes en

place. C'est de nous que viendront les coups et le carnage.

Mon compagnon, ne dis plus ces choses-là. L'empereur, qui nous laissa des Français, en mit à part ces vingt mille. A son escient, il n'y en a pas un lâche. Pour son seigneur, on doit souffrir de grands maux, endurer et grands froids et fortes chaleurs. On doit y perdre du sang et de la chair. Frappe de ta lance et moi de Durandal, ma bonne épée, que l'empereur me donna. Et si j'y meurs, celui qui l'aura pourra dire qu'elle fut à un noble chevalier.

Alors l'archevêque Turpin devra monter sur le tertre pour parler aux Français :

L'ARCHEVÊQUE TURPIN

Seigneurs barons, Charlemagne nous a laissés ici. Pour notre roi, nous devons bien mourir. Aidez à soutenir la chrétienté. Vous aurez bataille; vous en êtes tous sûrs, car de vos yeux vous voyez les Sarrazins. Criez votre : « C'est ma faute. » Demandez pardon à Dieu; je vous absoudrai pour guérir vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs; vous irez siéger au plus haut du Paradis.

Tous les Français devront se mettre à genoux et ils diront : MEA CULPA.

TURPIN

Je vous bénis au nom de Dieu. Pour pénitence, je commande de frapper.

ROLAND

Olivier, mon compagnon, vous le savez bien, que le comte Gane nous a tous trahis. Il en a reçu de l'or, des richesses, et des pièces d'argent. L'empereur nous devrait bien venger. Le roi Marsile a fait marché de nous, mais c'est avec nos épées qu'il sera payé.

Roland devra regarder fièrement du côté que viennent les Sarrazins et, avec modestie et douceur, les Français.

ROLAND

Seigneurs barons, allez, tenant le pas doucement. Ces infidèles sont venus chercher grand martyre. Nous en avons un bel et bon butin. Nul roi de France n'en eut jamais un de telle valeur.

OLIVIER

Je n'ai plus souci de parler. Vous ne voulûtes pas sonner de votre cor. De Charlemagne vous n'avez rien. Il n'en sait mot. Ce n'est pas sa faute, le brave. Ceux qui

sont loin ne sont pas à blâmer. Or, chevauchez du mieux que vous pouvez. Seigneurs barons, gardez le champ. Pour Dieu, je vous prie, soyez attentifs de frapper des coups, d'en recevoir et d'en rendre. Nous ne devons pas oublier la devise de Charles.

TOUS LES FRANÇAIS

Montjoie!

ICI FINIT LE TROISIÈME TABLEAU



UN CHEVALIER

LE QUATRIÈME TABLEAU

SUR LA ROUTE DE FRANCE

LEGE QUŒSO

A partir de ce tableau, le RHAPSODE dut, pour réduire un récit en action, c'est-à-dire en drame, intervertir souvent l'ordre des laisses de la *Chanson de Roland.*

PRÉLUDE

Avant le lever du rideau.

LE MAITRE DU JEU

Les douze pairs sont restés en Espagne. Vingt mille Français sont en leur compagnie. Ils n'ont pas peur ni crainte de mourir.

L'empereur va retourner en France. Sous son manteau il cache sa contenance. Charlemagne ne peut s'empêcher de pleurer. Cent mille Français s'attendrissent sur lui et ont une étrange peur pour Roland.

Alors le rideau est levé.

IV

SUR LA ROUTE DE FRANCE

LE DUC NAYME

Quelle pensée vous pèse?

CHARLEMAGNE

Le demander, c'est me faire injure. J'a si grande douleur que je ne puis m'empêcher de pleurer. Par Gane, la France sera détruite. Cette nuit, une vision, venant d'un ange, me montrait que Gane brisait ma lance entre mes mains, lui qui fit assigner à mon neveu l'arrière-garde. Je l'ai laissé sur une terre étrangère. Dieu! si je le perds, je n'aurai pas un autre en échange!

Ici, on devra entendre un cor résonner fortement.

CHARLEMAGNE

Nos hommes ont bataille!

GANE

Si c'était un autre, cela semblerait un grand mensonge.

On entend de nouveau résonner le cor.

CHARLEMAGNE

. J'entends le cor de Roland : il ne sonna jamais, si ce n'était en combattant.

GANE

De bataille, il n'y en a pas. Déjà, vous êtes vieux, et fleuri et tout blanc. Par de telles paroles, vous ressemblez à un enfant! Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland. C'est merveille que Dieu le souffre encore. Il assiégea Noples sans votre commandement. Les Sarrazins sortirent de la ville et combattirent contre le preux Roland. Puis il lava le sang du pré avec de l'eau, et il le fit pour que ce ne fût pas apparent. Rien que pour un lièvre, il s'en va cornant toute une journée. Avec ses pairs, il est en train de s'amuser. Or, chevauchez. Pourquoi allez-vous arrêter? La grande-terre est encore loin devant nous.

Alors le cor résonne à peine.

CHARLEMAGNE

Cette sonnerie a longue haleine.

LE DUC NAYME

Roland est en détresse là. Il a bataillé,



ROLAND A RONCEVAUX

à mon escient. Il l'a trahi, celui qui voulait vous égarer. Armez-vous, sire; criez votre devise et secourez votre noble famille. Vous entendez assez que Roland se désole.

CHARLEMAGNE

Faites sonner tous les clairons.

LE MAITRE DU JEU

Si les Français voyaient Roland avant qu'il fût mort, comme, avec lui, ils donneraient de bons coups!

Ici, on entendra sonner l'alarme par tous les clairons français.

LE MAITRE DU JEU

Voici venir un chevalier blessé : c'est le preux Gille, il peut à peine tenir sur ses pieds.

CHARLEMAGNE

Gille, auriez-vous abandonné Roland? Apprenez-moi ce que fait mon neveu. Où sont les chevaliers que j'ai laissés aux gorges? J'ai entendu son cor résonner : il vit. Sans doute, il est blessé. Marsile avait de nombreux bataillons et nos Français étaient si peu nombreux.

GILLE

Gane a trahi les Français en Espagne.

Qu'il soit maudit avec toute sa race! Les blessures que j'ai reçues..... à Roncevaux, j'ai perdu la main droite. Mon bon cheval blessé est mort sur la route. Je me suis traîné pour venir jusqu'à vous. Faites porter du vin pour me rendre des forces. F ites laver mes plaies avec de l'eau, car elles brûlent mon corps comme le feu.

Ici, le duc Nayme devra donner des soins au chevalier Gille et, pendant qu'il le réconforte, Charlemagne, d'un signe, aura appelé le chef de ses cuisines, qui devra entrer; l'empereur lui fait signe de saisir Gane.

CHARLEMAGNE

Garde-moi bien cet homme, comme un félon qui a trahi ma famille.

BÉGON

Je vais lui mettre un collier au cou. Il sera enchaîné comme on ferait d'un ours. Sur une bête de somme, il sera placé honteusement. Nous le garderons ainsi jusqu'au moment de le rendre à l'empereur.

Alors Gille devra revenir devant Charlemagne pour raconter la bataille de Roncevaux.

GILLE

Douze des émirs sarrazins s'étaient engagés à tuer Roland et les autres pairs de

France. Tous les douze ont péri à la première attaque. Quand ils eurent succombé, l'avant-garde de Marsile a fui devant les nôtres.

Mais tant de bons Français y perdent leur jeunesse, qui ne reverront plus leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui les attendent après les défilés. Mauvais service leur rendit Gane au jour, qu'à Saragosse, il alla vendre les siens.

Nos Français vont par le champ de bataille : ils recherchent les leurs. De douleur et de tendresse, ils pleurent des yeux, par amour pour leurs parents et de cœur.

Le roi Marsile surgit alors devant eux.

Il arrive par une vallée avec le gros de son armée : il l'a partagée en vingt colonnes. On voit reluire l'or et les pierreries des casques et les boucliers et les armures niellées. Sept mille clairons y sonnent la charge. Grand est le vacarme par toute la contrée.

La bataille est merveilleuse et pressée. Les Français y frappent avec vigueur et colère; ils tranchent les poings, les côtes, les échines, les vêtements jusques à la chair vive et le sang clair coule sur l'herbe verte.

Durs sont les coups et la mêlée est rude. Il y a grande perte de chrétiens.

Les Sarrazins crient : « Nous n'y pou- » vons plus résister. Terre major ! (La France) » que Mahomet te maudisse ! Par-dessus tous » les autres, ton peuple est hardi. » Il n'y en a pas un qui ne crie : « Marsile ! Che- » vauche, ô roi, nous avons besoin d'aide ! »

La bataille est merveilleuse et grande. Les Français frappent de leurs épieux brunis. Là vous vissiez grande douleur des gens : tant d'hommes morts, blessés, ensanglantés ; l'un gît sur l'autre ou de dos, ou de face. Les Sarrazins ne peuvent résister davantage. Qu'ils le veuillent ou non, ils déguerpissent, comme le cerf s'enfuit devant les chiens. Nos Français les poursuivent.

Marsile voit le martyre des siens. Il fait sonner ses cors et ses trompettes ; puis il monte à cheval avec tout son ban.

Durs sont les coups, et rude est le combat. Il y a grande souffrance pour les chrétiens.

Il fallait voir Roland et Olivier frapper de leurs lances et combattre. L'archevêque Turpin y frappa de sa lance.

Nul tonsuré qui jamais chanta messes
A de son corps fait autant de prouesses

Aux quatre premiers chocs, le combat alla bien pour les chrétiens. Le cinquième

leur fut funeste et terrible. Tous sont tués, les chevaliers français, hormis soixante, que Dieu a épargnés. Avant qu'ils meurent, ils se vendront bien cher !

Ah! les soixante qui restent avec Roland, roi, capitaine n'en eut jamais de meilleurs !

CHARLEMAGNE

Et quand Roland a vu cette grande perte des siens ?

GILLE

Le comte Roland voit la perte des siens. Il interpelle son compagnon Olivier : « Beau » compagnon chéri, que Dieu vous bénisse ! » Voyez gire à terre tant de bons guerriers !

» Nous pouvons plaindre France, la douce, » la belle! qui va demeurer déserte de tels » barons. Eh ! empereur Charlemagne, que » n'êtes-vous ici ? Frère Olivier, comment » pourrons-nous faire pour lui mander des » nouvelles ? » Olivier dit : « Je ne sais » comment faire. Mieux vaut mourir, que » retirer du déshonneur. » Roland lui dit : « Je sonnerai du cor. Charlemagne, qui » passe aux défilés, l'entendra. Je garantis » que les Français reviendront. »

Olivier dit : « Ce serait grande honte ;

» Pour nos parents ce serait cause de répro-
» bation, et cette honte durerait toute leur
» vie. Quand je vous l'ai dit, vous n'en
» fites rien.....

» Si l'empereur eût été ici, nous n'eussions
» aucune perte. Ceux qui sont là-bas, en
» avant, ne méritent aucun blâme.

» Par ma barbe, si je puis revoir ma
» noble sœur Alda (Aude), vous ne serez
» jamais son époux. » Roland répond :
« Pourquoi cette colère? » — « Compagnon,
» répond Olivier, c'est vous qui en êtes
» cause. Le courage sensé n'est pas la folie.
» Mieux vaut la mesure que la démence.
» Les Français sont morts par votre légè-
» reté..... Charlemagne n'aura plus d'aide
» de vous, et il n'y aura plus jamais un tel
» homme jusqu'au jugement dernier de Dieu.
» Vous y mourrez, et la France en sera
» honnie. Aujourd'hui va faillir notre loyale
» amitié : avant le soir, cruelle départie! »

L'archevêque Turpin les a entendus se contrarier: il pique son cheval de ses éperons d'or pur, vient jusqu'à eux et se prend à les gronder: « Sire Roland, et vous, sire
» Olivier, au nom de Dieu, je vous prie, ne
» vous querellez pas. Sonner du cor ne

» peut nous servir et, cependant, ce serait
» mieux. Que l'empereur vienne, il nous
» pourra venger et les infidèles ne s'en
» retourneront pas joyeux. Nos Français
» mettront pied à terre : ils nous trouveront
» et morts et taillés en pièces : ils nous por-
» teront en bières sur des bêtes de somme.
» Ils nous pleureront par douleur et par pitié :
» ils nous enfouiront dans les parvis des
» monastères : loups, porcs et chiens ne
» nous mangeront pas. » Roland répond :
« Seigneur, vous dites bien. »

Roland met le cor à sa bouche, l'applique bien et le sonne à grande force..... Le comte Roland, avec peine et effort et grande douleur, sonne son cor. Le sang clair lui jaillit par la bouche. Les tempes de son cerveau en sont déchirées.....

. . . .

Alors, on doit entendre le cor qui sonne encore plus faible.

CHARLEMAGNE

Seigneurs, tout va mal pour nous.

Mon neveu Roland va nous manquer aujourd'hui, j'entends au son qu'il ne vivra plus guère.

Qui voudra y être, qu'il chevauche rapidement.

Un messager de France devra entrer.

LE MESSAGER

Il est en France une tourmente étrange,
Et des tempêtes, du tonnerre et du vent,
Il pleut, il grêle, et démesurément.
La foudre tombe et menue et souvent,
Et de la terre c'est un vrai tremblement,
De Saint-Michel-du-Péril jusqu'à Sens,
De Besançon jusqu'au port de Wissant.
N'y a maison dont le mur n'est crevant.
A midi même, l'obscurité s'étend,
Il ne fait clair que si le ciel se fend.
Nul ne le voit qui n'en reste tremblant:
La plupart disent que c'est le dénouement,
Que c'est la fin de cet âge présent.

LE MAITRE DU JEU

Ils ne le savent; ils se trompent vraiment:
C'est le grand deuil pour la mort de Roland.

Alors les clairons sonnent la marche. Charlemagne et tous les Français partent du côté de l'Espagne.

ICI FINIT LE QUATRIÈME TABLEAU

LE CINQUIÈME TABLEAU

A RONCEVAUX

PRÉLUDE

Avant le lever du rideau.

LE MAITRE DU JEU

Roland est seul. — Il est blessé. — Il ne peut sonner que faiblement, car ses tempes sont déchirées et le sang lui est sorti par la bouche. Il se prend à regretter ses compagnons qui sont presque tous morts : il ne survit plus que l'archevêque Turpin et Olivier; mais dans quel état vont-ils nous apparaître !

Alors le rideau est levé.

V

A RONCEVAUX

ROLAND *seul.*

Seigneurs barons, Dieu ait pitié de vous! qu'il accorde le paradis à toutes vos âmes! qu'il les fasse reposer au milieu des saintes fleurs du paradis.

Meilleurs guerriers que vous, je n'en vis jamais. Vous m'avez servi depuis longtemps! Au profit de Charlemagne, vous avez conquis de si grands pays! Pour un tel malheur, l'empereur vous aura nourris!

Terre de France, vous êtes un doux pays, aujourd'hui dévastée par un si dur désastre! Barons français, c'est à cause de moi que je vous vois mourir! je ne vous peux défendre ni sauver. Que Dieu vous aide, qui ne mentit jamais!

Que douce France ne soit pas honnie à cause de nous! Lorsque, sur le champ de

bataille, viendra Charlemagne, monseigneur, qu'il verra un tel massacre des Sarrazins, contre un des nôtres qu'il trouvera quinze morts des leurs, il ne manquera pas de nous bénir.

A ce moment, on entendra la voix d'Olivier.

OLIVIER

Roland! au secours!

Olivier devra entrer : il sera pâle et livide : le sang tout clair a coulé le long de son corps et retombe à terre par filets.

OLIVIER

Mon compagnon, approchez-vous de moi, car aujourd'hui, avec grande douleur, nous serons séparés.

ROLAND

Dieu! je ne sais que faire. Mon compagnon, votre courage vous a été funeste. Jamais il n'y aura homme qui vous vaille. Eh! douce France! comme aujourd'hui, vous restez vide de bons guerriers, confondue et déchue! L'empereur en aura grand dommage!

Olivier devra marcher comme si les Sarrazins étaient devant lui. Il frappera sans savoir sur qui, et il atteindra Roland sur son casque.

ROLAND

Mon compagnon, le fîtes-vous de bon

gré? Je suis ce Roland qui vous aime tant. Vous ne m'aviez aucunement défié.

OLIVIER

J'ai tant saigné! les yeux en sont troubles. Je ne vois clair ni de près ni de loin, que je puisse reconnaître aucun homme vivant.

Je vous entends parler; mais je ne vous vois pas. Que le Seigneur Dieu vous voie! Je vous ai frappé; mais pardonnez-le moi.

ROLAND

Je n'ai aucun mal. Je vous le pardonne ici et devant Dieu.

Alors, Olivier devra se mettre à genoux. Il battra son mea culpa *et lèvera ensuite vers le ciel les deux mains jointes.*

OLIVIER

Je prie Dieu qu'il me donne le paradis. Qu'il bénisse Charlemagne et la douce France et mon compagnon Roland par-dessus tous.

Ici Olivier mourra.

ROLAND

Mon compagnon, vous fûtes trop hardi pour votre malheur! ensemble, nous avons été et des ans et des jours! Tu ne me fis pas de mal et je ne te fis pas de tort. Quand tu es mort, ce m'est douleur que je vive.

Alors, l'archevêque Turpin devra arriver auprès de Roland : il est blessé.

On entend au loin les clairons des Français qui sonnent la charge.

LE MAITRE DU JEU

Les Sarrazins se disent l'un à l'autre : « Ça, fuyez, amis. Nous avons entendu les » cors de ceux de France. Charlemagne » revient, le roi puissant. Charlemagne » revient avec sa grande armée, le brave. De » ceux de France, nous entendons les claires » trompettes. Grand est le bruit de ceux » qui crient *Montjoye*. Le preux Roland est » de fierté si grande! Jamais il ne sera » vaincu par un homme de chair ! »

Les Sarrazins s'enfuient courroucés et furieux. Ils se précipitent vers l'Espagne.

Grâce à Dieu, le champ de bataille est à nous!

L'archevêque Turpin a reçu quatre épieux dans le corps : Roland va lui aider et délace de la tête le casque d'or. Il lui enlève sa blanche armure. Il découpe tout le bliant (blouse) et en attache les pans sur les larges plaies. Puis il le serre contre son sein, le prend dans ses bras et le couche doucement sur l'herbe verte.

ROLAND

Noble Seigneur, donnez-moi le congé. Nos compagnons, qui nous étaient si chers,

or, ils sont morts. Nous ne devons pas les abandonner. Je veux aller les chercher et mettre à part, puis les placer et ranger devant vous.

TURPIN

Allez et revenez, le champ est à vous et à moi, Dieu merci.

Roland ira chercher les corps des autres pairs et les traînera devant l'archevêque, un par un. Il devra se placer devant le corps d'Olivier.

ROLAND

Beau compagnon, Olivier! Vous étiez fils du puissant duc Renier, qui tient la frontière jusqu'au val de Rivier. Pour briser des lances, pour mettre en pièces des écus, pour conseiller les honnêtes gens, pour vaincre et terroriser les méchants, en aucune terre il n'y eut un meilleur chevalier.

TURPIN *(bénissant les corps, rangés devant lui.)*

Seigneurs français! vous eûtes du malheur. Que Dieu le Glorieux ait toutes vos âmes; qu'il les mette au paradis parmi les saintes fleurs.

Ma propre mort me donne tant d'angoisses: je ne verrai plus le grand empereur.

Le preux Roland, quand il voit ses pairs morts et

Olivier qu'il aimait tant, s'attendrit et il devra commencer à pleurer. Son visage sera décoloré, il ne peut se soutenir.

Alors, l'archevêque prendra le cor pour aller chercher de l'eau et en donner à Roland. Il marche à petits pas, chancelant ; mais il est si faible qu'il ne peut aller en avant. Il n'en a pas la force : il a perdu trop de sang, le cœur lui manque et il tombe. La mort lui fait sentir ses angoisses. Roland se ranime et revient auprès de lui.

L'ARCHEVÊQUE TURPIN

Meâ Culpâ !

Alors, l'archevêque devra lever les yeux et tendre les deux mains vers le ciel, priant Dieu de lui donner son paradis.

ROLAND

Je vous entends : Je suis auprès de vous.

Alors, l'archevêque meurt.

ROLAND

Turpin est mort, le soldat de Charlemagne. Par de grands combats et de très beaux sermons contre les infidèles, il a toujours été champion, que Dieu lui octroie sainte bénédiction !

Roland devra croiser sur la poitrine, entre les clavicules, les mains blanches et belles de Turpin, et il fera son éloge funèbre à la mode de son pays.

ROLAND

Eh ! noble Seigneur, chevalier de bonne



maison! Je te confie au Glorieux du ciel. Jamais il n'y aura homme qui le serve plus volontiers. Depuis les apôtres, il n'y eut pas un tel prophète pour maintenir la loi et attirer les hommes. Que votre âme n'ait ni deuil ni souffrance !

Roland prend le cor d'une main et son épée Durandal de l'autre; mais il ne peut avancer et tombe pâmé sur l'herbe verte.

Alors, un Sarrazin, qui faisait semblant d'être mort, se redresse, s'approche de Roland.

LE SARRAZIN

Vaincu est le neveu de Charlemagne! Je rapporterai cette épée en Arabie.

Comme il tirait l'épée du fourreau, Roland le sent, il ouvre les yeux, il se redresse.

ROLAND

Tu n'es pas des nôtres, à mon escient.

Comment fus-tu si osé de me saisir à tort ou à raison? Qui l'apprendra te tiendra pour fou.

De son cor qu'il n'avait pas voulu lâcher, Roland devra frapper un rude coup sur la tête du Sarrazin qui tombera mort à ses pieds.

ROLAND

La bouche du cor en est fendue.
L'or et les cristaux en sont tombés.

(Après une pause.)

Il aura été disposé d'avance une grande pierre d'un côté. Roland frappera avec violence dix coups sur cette pierre avec son épée; l'acier grincera, l'épée ne se brisera ni ne s'ébréchera.

ROLAND

Aidez-moi, sainte Marie ! Eh ! Durandal, ma bonne ! vous fûtes malheureuse! Quand je ne puis plus me servir de vous, je ne puis plus vous conserver. Tant de batailles en campagne avec vous j'ai gagnées! et soumis tant de vastes terres que tient Charlemagne à la barbe chenue! Qu'un homme qui fuit devant un autre, ne vous ait pas ! Un bon guerrier vous a longtemps tenue; tel il n'y en aura jamais en France, la terre libre.

Roland frappera sur la pierre de sardoine (1), L'acier grincera; l'épée ne se brisera ni ne s'ébréchera. Quand Roland voit qu'il ne peut pas la briser, il recommencera à la plaindre :

ROLAND

Eh ! Durandal, que tu es claire et blanche ! comme au soleil tu reluis et flamboies ! Charlemagne était aux vallons de Moriane,

(1) Sardoine, une pierre qui ressemble à la cornaline. L'origine du mot est Sardaigne.

lorsque, du ciel, Dieu lui manda qu'il te donnât à un comte vaillant. Alors me la ceignit le noble roi, le Magne. Avec elle, je lui conquis l'Anjou et la Bretagne ; je lui conquis le Poitou et le Maine; je lui conquis la Normandie, la libre terre. Je lui conquis la Provence et l'Aquitaine, la Lombardie et toute la Romagne; je lui conquis la Bavière et toute la Flandre et la Bourgogne et toute la Pouille, Constantinople dont il reçut l'hommage. Et dans la Saxe, il peut faire tout ce qu'il ordonne. Je lui conquis l'Écosse, le pays de Galles, l'Angleterre, dont il fit son propre domaine. En ai-je conquis des pays et de si grandes terres que Charlemagne tient, qui a la barbe blanche! Pour cette épée, j'ai douleur et regrets; mieux vaut mourir plutôt qu'elle reste aux infidèles. Seigneur Dieu le Père, n'en laissez pas honnir la France.

Roland devra frapper sur une pierre bise : il en abattra plus que je ne sais dire. L'épée grincera et ne se froissera ni brisera : elle rebondira en l'air contre le ciel. Quand le comte voit qu'il ne peut la briser, il la plaint doucement :

ROLAND

Eh! Durandal, que tu es belle et sainte!

Dans ta garde d'or, il y a tant de reliques : une dent de saint Pierre et du sang de saint Basile et des cheveux de monseigneur saint Denis; il y a du vêtement de sainte Marie. Ce n'est pas juste que des infidèles te tiennent en leur puissance. Par des chrétiens, tu dois être servie. Qu'un homme à faire lâcheté ne te possède pas ! Tant de vastes terres avec vous j'ai conquises que Charlemagne tient, qui a la barbe fleurie ! Et l'empereur en est puissant et riche.

Une pause.

ROLAND

Je sens que la mort m'entreprend et me descend de la tête sur le cœur.

Alors, il se mettra sous un pin et tournera la tête du côté que les Sarrazins ont fui.

ROLAND

Je veux que Charlemagne dise — et toute son armée aussi — qu'il est mort vainqueur, le noble comte !

Alors il disposera sous lui l'épée et le cor en se mettant à genoux et il devra se frapper la poitrine.

ROLAND

Mon Dieu, *meâ culpâ!* pour mes péchés, les grands et les menus, que j'ai faits,



LA MORT DE ROLAND

depuis que je suis né jusqu'à ce jour qu'ici j'ai atteint.

Une pause.

ROLAND

De mainte chose, je me prends à ressouvenir, de tant de pays que j'ai conquis, de douce France, de gens de mon lignage, de Charlemagne, mon seigneur, qui m'a nourri.

Une pause.

ROLAND

Notre vrai Père qui jamais ne mentis! qui, de la mort, ressuscitâs Lazare, et qui sauvas Daniel des lions, sauve mon âme de tous périls pour les péchés que j'ai faits en ma vie.

Roland devra offrir à Dieu le gant de sa main droite. Saint Gabriel prend le gant de sa main. Puis Roland joindra les mains et il mourra.

Dieu lui a envoyé ses anges chérubins et saint Michel du Péril. Saint Gabriel sera avec eux : ils porteront l'âme du comte au paradis.

A ce moment, Charlemagne devra apparaître avec ses chevaliers. Tous les Français se mettront à genoux. L'empereur baisera Roland à la figure et au cœur.

ICI FINIT LE CINQUIÈME TABLEAU

LE SIXIÈME TABLEAU

A AIX-LA-CHAPELLE

VI

DANS LA CHAMBRE VOUTÉE DE CHARLEMAGNE, A AIX-LA-CHAPELLE

LE MAITRE DU JEU

L'empereur Charlemagne a vengé son neveu et les Français trahis à Roncevaux.

Les Français ont poursuivi les Sarrazins jusqu'à Saragosse; la ville est prise. Le roi Marsile est mort. La reine Bramimonde est captive. Charlemagne n'a le désir que de lui faire du bien: nous l'avons amenée en ce palais d'Aix-la-Chapelle: elle est instruite dans la foi chrétienne.

A Roncevaux, Charlemagne a fait garder Roland et Olivier et l'archevêque Turpin. Devant soi, il a fait ouvrir les corps et déposer les cœurs dans un pan de soie. Et ils ont été placés dans de blancs cercueils

de marbre. Ensuite, ils ont pris les corps des barons et ont placé les trois seigneurs dans des outres en cuir de cerf, bien lavées avec du vin et du piment.

L'empereur commande à Thibaut et à Géboin, au comte Melon et au marquis Othon: « Conduisez-les tout le chemin en trois voitures. » Ils sont bien recouverts d'une soie de Galata.

En se dirigeant vers la grande terre, les Français voient la Gascogne, la terre de leur seigneur. Alors, il leur remémore de leurs fiefs et de leurs domaines et des nobles épouses et des jeunes filles. Il n'en est pas un qui ne pleure d'attendrissement.

Ils arrivent à Bordeaux, la cité de grande valeur. Sur l'autel du baron saint Seurin, Charlemagne met le cor de Roland, rempli d'or et de pièces d'argent. Les pèlerins qui vont là, l'y voient (1).

L'empereur a traversé la Gironde sur les grands bateaux qui sont là. Il convoie son neveu jusqu'à Blaye, et Olivier, son noble

(1) Au XI[e] siècle, on montrait encore à Bordeaux un cor qui était fendu par le milieu: c'était le cor de Roland.

compagnon, et l'archevêque qui fut sage et brave. Il a fait mettre les seigneurs dans des tombeaux de marbre blanc, à Saint-Romain. Là gisent les barons. Les Français les recommandent à Dieu et à ses anges.

Que feraient-ils de plus?

Charlemagne a chevauché par monts et par vaux jusqu'il arrive à Aix-la-Chapelle pour y prendre séjour.

Le traître Gane a été convaincu par jugement d'avoir trahi Charlemagne et Roland. Tous, et plus que les autres les Français, demandent que Gane périsse par un supplice extraordinaire. Quatre chevaux sont amenés: on l'y attache par les pieds et les mains. Les chevaux sont rapides et fougueux. Quatre sergents les poussent en avant vers un cours d'eau qui est au milieu d'un champ. Gane est réduit à une grande perdition! Tous les nerfs vont s'allongeant et tous les membres sont arrachés du corps. Gane est mort en traître convaincu. Qui a trahi autrui, il n'est pas juste qu'il s'en vante.

Charlemagne devra entrer dans la chambre avec les chevaliers français.

Puis entrera Alde, la sœur d'Olivier, mais ce personnage pourra être supprimé, ainsi que le dialogue qui s'y rapporte.

APPARITION DE LA FIANCÉE

ALDE

Où est Roland, le capitaine qui me jura de me prendre comme sa femme (1)?

L'empereur devra tirer sa barbe blanche.

CHARLEMAGNE

Sœur, chère amie, tu me demandes d'un homme mort. Je t'en donnerai un meilleur en échange : c'est Louis, je ne peux pas mieux dire; il est mon fils, il tiendra mes États.

ALDE

Ces mots me sont étranges. Ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, après Roland que je reste vivante.

Alde devra pâlir; elle tombera aux pieds de Charlemagne. L'empereur la prend par les mains et la relève; la tête retombe sur les épaules.

Quand Charlemagne voit qu'il l'a trouvée morte, il en a pitié; il en pleure.

(1) En vieux français *cume sa per,* ce qui veut dire comme sa *paire*, comme son égale. Cette expression est caractéristique de la condition de la femme dans le mariage chrétien.





ALDE DEMANDE SON FIANCÉ

CHARLEMAGNE

Faites venir quatre comtesses pour la porter dans un couvent de nonnes. Qu'on la veille toute la nuit jusqu'au jour. Qu'elle soit enterrée bellement auprès d'un autel.

(Ici finit le dialogue qui pourra être supprimé.)

Qu'Alde paraisse ou qu'elle ne paraisse pas, Charlemagne ira se placer sur un lit qui aura été disposé de l'un des côtés de la chambre. — Les chevaliers français devront se grouper de l'autre côté.

Pause.

Le maître du jeu devra alors dire les strophes suivantes, mais d'une voix discrète, en venant sur le bord de la scène de manière à ne pas troubler Charlemagne qui, pendant ce temps, se sera endormi. — Les strophes peuvent être chantées.

LE MAITRE DU JEU

Quand elle apprend que Roland ne vit plus,
Sa fiancée, qui est sœur d'Olivier,
Belle Alde est morte, que Dieu prenne son âme!
Tous les Français la pleurent et la plaignent.

Belle Alde est morte! En l'église on l'inhume.
Charle a vengé la mort du preux Roland,
Suivant la loi de Dieu et la coutume
Du royaume des Franks.

Dieu ne veut pas que le félon se vante,
Et de son crime qu'il recueille le prix;
Mais Dieu reçoit une vierge innocente
Dans son saint paradis.

Adieu, Roland; les douze pairs, adieu,
Morts pour Jésus et la France en Espagne!
Le roi de France est le sergent de Dieu;
Gloire à Charle-le-Magne!

Il a vaincu l'hérétique Lombard;
Il a du Christ délivré le Vicaire;
Il a reçu le sceptre et l'étendard
Du successeur de Pierre.

Dieu le protège et dirige ses pas.
Charles, un jour, contre un chef infidèle,
Par de vains coups a fatigué ses bras;
Son courage chancelle.

Un ange vient dans ce péril étrange;
Il dit à Charles : « Roi Magne, que fais-tu? »
Quand Charle entend la sainte voix de l'ange,
Il reprend sa vertu.

LES CHEVALIERS ET LES ASSISTANTS

Gloire à Charle-le-Magne!

Pause.

L'ange Gabriel devra apparaître et il s'approchera du lit de Charlemagne endormi. Alors les chevaliers se retireront au fond du théâtre; puis ils se mettront à genoux.

L'ANGE GABRIEL

(Ou une voix, s'il n'y a pas l'ange.)

Charles, au nom de Dieu, je viens te dire
De rassembler l'armée en ton empire.
Va secourir les chrétiens en Syrie.
Va conquérir le saint tombeau du Christ :
La chrétienté te réclame à grands cris.

Charlemagne voudrait n'y point aller. Il doit gémir et tirer sa barbe blanche.

CHARLEMAGNE

O Seigneur Dieu, si peineuse est ma vie!

Les chevaliers devront se lever et se rapprocher de Charlemagne.

LE MAITRE DU JEU

Vive le Christ, qui aime les Français!

CHARLEMAGNE

Christus vincit. Christus regnat. Christus imperat.

LES CHEVALIERS FRANÇAIS

Vivat Christus! Vive Charle-le-Magne!

LES ASSISTANTS

MONTJOYE!

ICI FINIT LE MYSTÈRE DE RONCEVAUX

ICONOGRAPHIE [1]

I. — Il existe dans divers pays, particulièrement en Allemagne, un assez grand nombre de monuments auxquels une tradition, qui paraît remonter au moyen âge, a appliqué le nom de *Roland*. C'est un témoignage incontestable de la popularité qui, dans tout le monde chrétien, s'est attachée au neveu de Charlemagne jusqu'à en faire l'archétype du héros chevaleresque; mais ces œuvres, d'une valeur fort inégale, ne rentrent pas dans le domaine propre de l'iconographie. En France et en Italie, au contraire, nous rencontrons des monuments qui doivent être considérés comme la traduction plastique de l'idéal enfanté par l'imagination populaire.

(1) Voir les *Notes d'art et d'archéologie* (publication mensuelle de la Société de Saint-Jean).

Je dois, cependant, avant de vous conduire à Chartres, à Vérone, enfin à Brindisi, mentionner un manuscrit allemand du XIIe siècle, où Charlemagne est représenté agenouillé et prosterné devant un ange, aux ailes relevées. Le messager céleste tient de la main gauche un sceptre fleurdelisé, tandis que, de la droite, il lève deux doigts pour bénir le héros. Ci-contre la reproduction qu'en a donnée M. Léon Gautier (*Chevalerie,* p. 308). Cette scène respire une incontestable grandeur. Si les mains sont rendues sans aucun souci de la perspective, le groupe est bien agencé, les attitudes appropriées et les mouvements vrais. Ce simple trait produit une impression qui reste gravée dans la mémoire.

Je dois aussi faire remarquer que les artistes se sont appliqués à peu près exclusivement à représenter la catastrophe finale, bien que, même dans la seule *Chanson de Roland,* il ne manque pas d'épisodes pour ainsi dire *plastiques.* Ce n'est pas un effet du caprice ou du hasard. La chanson de Roland est une épopée douloureuse, comme il y a des épopées triomphales. Ce n'est pas le lieu de nous étendre sur les



(XIIe SIÈCLE)

causes intimes et profondes de ce caractère; mais il faut relever qu'en s'y attachant, les artistes ont montré une intelligence très nette de l'œuvre qu'ils entreprenaient de nous faire voir, après l'avoir entendu réciter par les ménestrels.

II. — Le *vitrail de la cathédrale de Chartres,* consacré à Charlemagne, est trop connu par les publications de M. Durand et autres pour que je m'attarde à le décrire. Les *Annales archéologiques* en ont donné, au trait, une petite reproduction très soignée:

Un médaillon rond, placé en l'axe central, sur la partie supérieure du vitrail, représente Roland dans les deux actes qui ont précédé sa mort. Nous ne sommes plus à nous scandaliser de rencontrer deux fois le même personnage dans un seul cadre, pas plus que de voir les *mystères* dramatiques placer les diverses localités à la suite les unes des autres sur le même terrain. Tout cela est affaire d'habitude ou de convention.

Dans l'une et l'autre scènes, le héros a les pieds cachés sous la même couche épaisse de guerriers étendus morts. La

main de Dieu, issant d'en haut, sépare les deux figurations adossées.

Des vingt mille hommes que Charlemagne a laissés à l'arrière-garde, il ne reste plus qu'une poignée. Roland, déjà blessé, prend son cor dont il n'a pas voulu user plus tôt. C'est pour rappeler Charlemagne qui a passé les défilés pyrénéens avec le gros de l'armée française.

Avec douleur, avec si grand effort,
Le preux Roland a sonné de son cor
Que le sang clair lui jaillit par la bouche.
De son cerveau les tempes sont rompues.
Charles, qui passe aux défilés, l'entend —
Nayme l'entend; tous les Français l'entendent.....
« J'entends le cor de Roland », dit le roi.....

Telle est la scène que représente le médaillon à la droite du spectateur.

La pose générale est bonne. Il y a une grâce juvénile dans la tête; le bras droit est bien placé, ainsi que la main et le cor. Si les jambes ne sont pas tournées tout à fait comme il aurait fallu, l'ensemble ne donne pas moins un bon spécimen du grand art verrier du XIIIe siècle.

Si j'intercale ici quelques citations, c'est parce qu'elles *peignent*, pour ainsi dire,



(CATHÉDRALE DE CHARTRES)

des scènes aussi dignes d'inspirer les artistes français que le suicide de Caton ou les frasques de Jupiter (1).

Les Français ont entendu le cor : ils retournent sur leurs pas.

Les monts sont hauts et ténébreux et grands,
Les vaux profonds, rapides les torrents.
Clairons sonnaient et derrière et devant :
Ils répondaient tous au cor de Roland.
Le roi chevauche avec emportement
Et les Français courroucés et dolents.
Tous de leurs yeux pleuraient amèrement
Et priaient Dieu de garantir Roland.
Jusqu'ils viendront ensemble sur le champ,
Comme avec lui frapperaient-ils gaiement!
Mais à quoi bon? C'est inutilement :
Trop ont tardé! Ne peuvent être à temps.

Il n'était plus temps. Roland était resté seul après avoir vu fuir les Sarrazins.

Roland sent bien que la mort lui est proche.

Il ne veut pas laisser aux ennemis son épée Durandal et il s'efforce de la briser :

Ce n'est le droit que les païens te tiennent :
Par les chrétiens tu dois être servie.

(1) J'emprunte ces translations en français quasi-moderne à l'édition populaire : un volume in-18. Paris, Duret, rue des Archives, nº 68.

Voilà le sujet de la scène de gauche.

Il frappe encor sur une pierre grise;
Plus en abat que je ne vous sais dire.
Grince l'acier; ne fléchit ni ne rompt :
Contre le ciel l'épée a rebondi.
Le comte voit qu'il ne la brisera.
Tout doucement, il la plaint à soi-même :
« Eh! Durandal que tu es belle et sainte!
» Que, dans ta garde, il y a de reliques.....
» Dent de saint Pierre et sang de saint Basile
» Et des cheveux de mon sieur saint Denis;
» Du vêtement de la Vierge Marie! »

Le compartiment de gauche représente l'affaissement du héros, sans doute pour faire comprendre qu'il ne réussira pas à briser Durandal. L'effet voulu ressort bien de la tenue du corps et des bras.

III. — Puisque nous avons associé ici deux formes de l'art qu'il ne faudra jamais disjoindre, qu'il me soit permis d'entrer en Italie par trois vers du Dante. Il a entendu un cor retentir :

Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perde la santa gesta,
Non sonó si terribilmente Orlando.

Je mentionnerai d'abord deux figures sculptées qui représentent Roland et Olivier



(CATHÉDRALE DE VÉRONE)

sur le porche de la cathédrale de Vérone. Les noms des deux épées sont inscrits sur les lames. Ces statues, sont du XIIe siècle et ne font pas pressentir les splendeurs sculpturales du XIIIe.

Nous arrivons à un monument capital, qui a été divulgué en France par M. E. Muntz (1), et dont nous donnons une reproduction. (*Voir à la page 137*).

La représentation que nous reproduisons est un pavement, ce qui explique la simplicité et la nature des moyens employés, sans justifier les incorrections, mais sans nuire à la sincérité de l'exécution et à la grandeur émouvante de l'impression. Il a été exécuté en 1178 par un prêtre, nommé Pantaléon, sur l'ordre de l'archevêque de Brindisi, Guillaume, qui était d'origine française. Je crois que l'artiste connaissait seulement la chronique de Turpin.

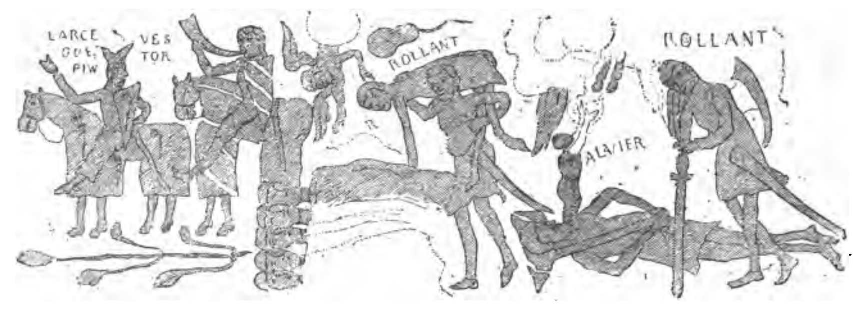
Dans la partie supérieure de ce pavement, la seule qui soit ici reproduite, voici d'abord deux cavaliers armés: des incrip-

(1) *Études iconographiques et archéologiques sur le moyen âge.* — Chez Leroux, dans la Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie.

tions indiquent que le premier est l'archevêque Turpin et le second Roland. La figure de Turpin est tournée vers le cavalier qui suit. La main droite semble montrer une voie à suivre. Passons à la droite du spectateur : c'est la mort d'Olivier (Alvier). Le héros est couché.

Suivant l'usage du moyen âge, l'âme, ou plutôt la figure de la vie, s'échappe sous la la forme d'une figure beaucoup plus petite. Quelques fragments indiqueraient qu'elle est reçue au ciel par Dieu ou par un ange. Olivier, couché, est démesurément grand, bien qu'il ait été de courte taille. Dans la petite figure qui représente l'âme, le mouvement des bras vers le ciel est admirablement, je ne dirai pas rendu, mais indiqué. Il m'a rappelé les bras de la Madeleine du Giotto, aspirant à Notre-Seigneur dans le *Noli me tangere*. Voilà de ces effets, comme celui du ravissement au-dessus de terre, où le moyen âge a excellé et n'a jamais été surpassé ni même égalé.

Quand Roland voit que mort est son ami,
A le pleurer, il se prend doucement :
« Mon compagnon, vous étiez trop hardi.
» Des jours, des ans ensemble avons été.



LE PAVEMENT DE BRINDISI

» Mal ne me fis, ni je ne t'offensai.
» Et quand tu meurs, ce m'est douleur de vivre. »

Tel est le sentiment que représente la figure placée debout aux pieds d'Olivier, penchée et s'appuyant sur une grande épée. A mon avis, elle le représente très bien. Assurément, les jambes (comme dans toute cette composition) sont déplorables; mais que voulez-vous? C'est émouvant. Les bras sont disposés très adroitement, l'un soutient le corps sur l'épée placée avec la pointe en terre; la tête est penchée sur l'autre bras.

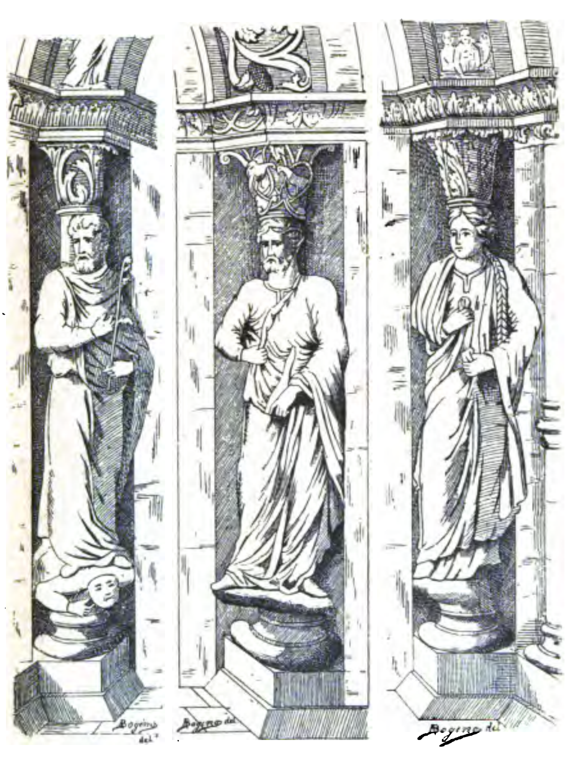
Entre les deux cavaliers dont j'ai parlé d'abord, et la mort d'Olivier, l'artiste a représenté une scène qui est assurément la plus belle de l'épopée française, peut-être de toutes les épopées. Roland et Turpin restent seuls sur le champ de bataille. L'archevêque va mourir le premier. Roland lui dit:

« Nos compagnons, qui nous étaient si chers,
» Ils sont tous morts; ne les oublions pas.
» Je vais aller les chercher dans la foule
» Et devant vous les porter et ranger. »
Roland tout seul, par le champ de bataille,
Fouille les vaux et fouille les montagnes.....
Le preux Roland les a pris un à un,
Les a portés tous devant l'archevêque

Et les a mis en rang à ses genoux.....
Roland retourne; il cherche dans le champ
Lors, il retrouve Olivier son ami,
Contre son sein étroitement l'embrasse,
Du mieux qu'il peut revient à l'archevêque,
Sur un écu près des autres le couche.....
Turpin ne peut s'empêcher de pleurer,
Lève la main et puis il les bénit.
Il dit après: « Vous eûtes du malheur!
» Seigneurs, que Dieu place toutes vos âmes
» Au paradis, parmi les saintes fleurs..... »

Roland est représenté, transportant assez adroitement un corps, celui d'Olivier, sans doute, pour le placer auprès des autres chevaliers déjà rangés sur la terre. On ne voit pas l'archevêque; mais un ange descend ou plutôt tombe du ciel, on ne sait trop comment. Les jambes d'Olivier sont encore tout à fait manquées. Au-dessus de son corps, est un objet en forme de violon avec un appendice étroit, que je n'ai pas compris.

IV. Les trois figures que nous reproduisons ici sont extraites d'une gravure, qui se trouve dans l'ouvrage de Mabillon intitulé : *Annales ordinis. S. Benedicti*, MDCCIV, tome 2, page 376. En tête de la gravure est placée l'inscription suivante : *Tumulus Otgerii ac Benedicti, illus-*



ROLAND **CHARLEMAGNE** **ALDE**

trium sub Carolo M. heroum. Postea monachorum qualis extat etiam nunc in Basilica S. Faronis apud Meldos. (Meaux).

Au bas de la page, une légende correspond à des numéros placés sur le soubassement des statues. J'y relève, sous les numéros afférents, les lignes qui désignent la fiancée de Roland, Roland, Charlemagne.

3. *Auda, Otgerii* (?) *soror, Rotlando desponsata.*

4. *Rotlandus, Britannici limitis Præfectus, Audæ sponsus.*

5. *Carolus Magnus.*

Puisse notre essai iconographique servir à montrer quel parti les arts plastiques peuvent tirer des œuvres chrétiennes et françaises!

A. D'AVRIL.

Membre de la Société de Saint-Jean.

LE MYSTÈRE DE RONCEVAUX

Imprimerie E. Petithenry. 8, rue François Ier, Paris.





